DESCRIPTION

PHYSIQUE & ECONOMIQUE

DU BAILLIAGE

DE

SCHENKENBERG.

DESCRIPTION
PHYSIQUE ET ECONOMIQUE
DU BAILLIAGE
DE SCHENKENBERG.

ARTICLE I.

Sa Description topographique.

Ce Bailliage ſitué à l'extrémité ſeptentrionale du Canton, s'étend le long de la rive gauche de l'Aar, du midi au nord, & forme l'extrémité du mont Jura, qui borne la Suiſſe du côté du couchant, depuis le lac de Genève juſqu'au Rhin, ſur une étendue de plus de trente lieues. Il gît ſous le 48me degré de latitude nord, & le 30me de longitude, & jouit ainſi d'un air aſſez tempéré. Il a au levant les Bailliages de Königsfelden, de Lenzbourg & le Comté de Bade; au midi celui de Biberſtein; au couchant & au nord le Frikthal, ou cette partie de l'Autriche antérieure qui comprend les Seigneuries de Rhinfeld, de Lauffenbourg & de Waldshout.

Ce Bailliage comprend celui de Kaſtelen, qui y eſt preſque tout enclavé ſur une longueur de près de 4 lieues, & il contient ſix lieues quarrées de pays, dont ce dernier Bailliage fait à-peu-près le quart.

Ce pays eſt en dos d'âne. Le Jura traverſe ce Bailliage avec des ſinuoſités, & le partage en trois parties, orientale, moyenne & occidentale. La partie moyenne eſt élevée & montueuſe, les deux autres, plus baſſes, ſont des plaines en bonne partie, mais il s'en trouve moins dans la partie occidentale que dans l'orientale. Les montagnes ont preſque toutes la même direction, s'élèvent & courent de l'eſt à l'oueſt, & là, ſe terminant par des pointes de rochers couvertes de bois, il paroît que cette chaine eſt interrompue. Vers le milieu & au deſſous de ces pointes ſe trouve le Bötzberg, ou Bösberg proprement dit, qui a deux lieues de long ſur une de large, dont la ſurface eſt par-tout bien cultivée, comme celle de la plûpart des autres montagnes. Les côtés qui regardent le levant & le midi, ſont la plus grande partie couverts de vignes & de champs; & ceux qui regardent l'oueſt & le nord, préſentent des prairies & des forêts. Les vallons

vallons entre ces montagnes ſont fort étroits. Les parties à l'eſt & à l'oueſt ſont ouvertes & fertiles; mais celles-là plus que celles-ci.

Le terroir, quoique groſſier & dur, produit toutes ſortes de graines & de fruits, moyennant qu'il ſoit bien cultivé. L'on préfére de ſemer de l'avoine & de l'épautre ſur les montagnes, & dans les vallées du ſeigle & de l'épautre. Les payſans ont coutume de ſemer, dans les jachères, des fèves, du colſat & autres graines huileuſes; dans les champs d'été du ſeigle, de l'orge, en automne; de l'avoine & des pois au printems, & des raves (*Stoppel-Rüben*) parmi le ſeigle & l'orge: dans les champs d'hyver, de l'épautre & un peu de froment. Pour ſon uſage le payſan ſème du chanvre, du colſat & des fruits de terre, parmi leſquels les pommes de terre tiennent le premier rang, elles ſont effectivement la moitié de ſa nourriture. Le pied des montagnes eſt par-tout couvert de vignes, du coté du levant & du couchant en telle quantité, que le vin fait la branche la plus conſidérable du revenu des habitans. L'on exporte peu de grains, & ſeulement dans des années très-abondantes. L'on y plante quantité

d'arbres fruitiers ; le noyer eſt celui qu'on eſtime le plus, tant à cauſe de ſon bois, dont on fait grand cas, que de l'huile, qu'on tire de ſon fruit. Les arbres fruitiers les plus ordinaires ſont les ceriſiers, les poiriers & les pommiers.

Quant aux forêts, elles ſont la plûpart ruinées par l'abus que l'on a fait & qu'on fait actuellement du bois, par le peu d'attention qu'on y donne & par leur mauvaiſe exploitation, à tel point que les habitans ont de la peine à ſe procurer le bois néceſſaire pour brûler & pour bâtir. L'on peut appercevoir ſur le ſommet & la pente des montagnes du côté du couchant & du nord les places qu'elles occupoient, & parmi les brouſſailles pluſieurs eſpèces d'arbres de haute futaye, comme chênes, hêtres, ſapins, pins. Dans les atterriſſemens cauſés par l'Aar & près des ruiſſeaux l'on trouve des bois blancs, de toutes les ſortes, comme des ſaules, des peupliers, des bouleaux, des aunes.

Tous les pays de montagnes abondent en ſources, en fontaines & en ruiſſeaux ; celui-ci jouit du même avantage ; mais les habitans négligent de chercher les premieres, & encore plus de tirer parti des derniers. L'eau n'eſt pas également

ment bonne par-tout, ni propre à l'irrigation; la plûpart charie des particules métalliques, eſt crue; la meilleure eſt celle qui coule à travers, ou ſur un terrein calcaire. Comme les montagnes ne ſont pas extrêmement élevées, il y a peu de ravines; mais comme elles ſont eſcarpées, les ruiſſeaux, lorſqu'ils s'enflent, cauſent aſſez de dommages. La partie orientale eſt expoſée aux débordemens de l'Aar.

L'air eſt bon dans cette contrée, il y eſt plus doux qu'en pluſieurs lieux de la Suiſſe, ce qui eſt dû au plus grand éloignement des alpes & de ces neiges éternelles dont elles ſont couvertes. La partie orientale eſt plus chaude & plus printaniere que l'occidentale. L'air des montagnes eſt froid & ſec.

La direction des vents ſuit aſſez celle des montagnes. Les vents de l'eſt & de l'oueſt ſont par conſéquent les plus fréquens. L'air, généralement parlant, eſt ſain. Les vallons ſont preſque tous ouverts du côté de l'eſt, ce qui fait que l'air y eſt pur & ſec: cependant les maladies épidémiques n'y ſont pas inconnues, ni parmi les hommes, ni parmi le bétail. Celles qui attaquent les hommes le plus communément,

ſont les fièvres pourprées, putrides, la rougeole, la petite verole, la péripneumonie putride & la dyſſenterie : maladies que la pauvreté, la mauvaiſe nourriture, la ſuperſtition & l'entêtement du peuple contribuent à augmenter & à propager. Celles qui ſont les plus fréquentes parmi le bétail, ſont les maladies de la rate, des poumons, le piſſat de ſang, cauſées par l'humidité des étables & les pâturages maigres & entretenues par un mauvais traitement & une mauvaiſe nourriture.

Si l'année eſt chaude & ſèche, le vin, l'épautre & le ſeigle réuſſiſſent très-bien ; ſi, au contraire, l'air eſt humide & l'année pluvieuſe, l'on a beaucoup de fourages & de fruits d'été & de terre. Ainſi les années ſèches ſont plus avantageuſes à ce pays, parce que le vin y eſt d'un débit meilleur & plus avantageux, & que le pain fait l'article le plus conſidérable de la nourriture du peuple.

Cette contrée eſt habitée par un peuple agreſte & libre, qui deſcend des anciens Helvétiens, dont le ſang s'eſt melé avec celui des Romains & des Allemands. Ces derniers, à différentes repriſes les ont ravagés, conquis & gouvernés,

vernés, jusqu'à ce que les Francs vinrent, après la bataille de Tolbiac, mettre fin à la domination des uns & des autres & à la liberté des habitans. Ils furent depuis ce tems-là soumis aux Rois d'Austrasie, de Bourgogne & de Germanie, & asservis sous des vassaux ecclésiastiques & séculiers, jusqu'à ce que les Bernois, après avoir conquis l'Ærguew, & rendu la liberté à ses habitans, acheterent ces pays, pièce après pièce, après les avoir eus en gage de différens gentilshommes, qui les possédoient comme fiefs de l'Empire; les peuples furent alors affranchis. Or, quoique ce pays ait obéi longtems aux Romains & aux Rois de Bourgogne, qui en avoient adopté la langue, il n'y en reste pas la moindre trace: la langue du pays, leurs noms & leurs dénominations, les termes techniques, leurs vètemens, leur prononciation, leur façon de bâtir, de vivre, tout est allemand; tout dénote une origine allemande.

ARTICLE II.

SECTION I.

De la Qualité du Terroir, de ſa Diſpoſition & de ſes Propriétés.

Le Jura eſt preſque tout compoſé d'une pierre jaune calcaire, de même que le Bözberg & les autres montagnes qui forment la partie la plus ſeptentrionale de ce Bailliage. Cette pierre ſe trouve généralement à des profondeurs inégales, par couches interrompues, horizontales ou obliques du couchant au levant, ſous ſa terre native, qui eſt une terre graſſe jaune, ou rougeatre, lorſque le fer, qui s'y trouve en abondance, lui donne cette couleur. Sur les montagnes la terre eſt très-dure & glutineuſe: dans les vallées elle a été rendue plus meuble & plus fertile par le travail, par la fine terre & par les engrais. L'on trouve en pluſieurs endroits de ce pays, dans pluſieurs carrieres, ſur la cime même des montagnes, les plus belles pétrifications de coquillages & de plantes marines. Il ſe trouve dans ces montagnes différentes ſortes de pierres & de terres, mais plus abondamment de celles qui tiennent de la chaux, comme le gyps, le talc & la marne; rarement de cel-

les

les qui ont de la transparence, & qui donnent du feu, comme des cailloux, de la pierre ollaire, du tuf, des stalactites, de la pierre à corne. Au pied de la montagne, tirant vers l'orient, l'on trouve plus fréquemment du gravier, & le fond de la plaine qui aboutit à l'Aar, est pur gravier *). La surface est un sable melé de limon & de terre végétale.

L'on a dans ce district toutes sortes de terres, mais plus fréquemment de l'argille forte sur les montagnes, & du sablon dans les plaines: celui-là est melé plus ou moins de fragmens de pierres à chaux, & celui-ci de graviers. Dans les carrieres & les vallées l'on trouve aussi de l'argille & de la marne; celle-ci plus ordinairement sur les côtés des collines qui regardent le midi & le couchant.

Cette

*) Ce fond, de même que la disposition du terrein & les marques de rives ou de bords de riviere qui se présentent encore, rendent très-vraisemblable une tradition populaire: sçavoir, qu'une grosse étendue de terrein, depuis Arau jusqu'à Brougg, étoit anciennement sous l'eau, & qu'elle avoit été mise à sec, & ensuite cultivée par les Romains, qui avoient creusé un canal dans le roc depuis Altenbourg jusqu'à Brugg, anciennement Vindonissa.

Cette marne ſe trouve pour la plûpart vers le haut des collines, & n'eſt autre choſe que la ſuperficie des rochers diſſoute par l'eau; elle eſt, comme eux, calcaire, s'écaille d'abord à l'air, & ſe réduit enſuite en terre graſſe: elle prend ſa couleur bleue de l'eau quand elle coule ſur un ſol ferrugineux; mais cette marne, malgré cette couleur, eſt d'une fort bonne qualité, meilleure ſur les prés que ſur les champs, parce qu'elle produit beaucoup d'herbes, principalement du trefle: elle vaut mieux ſur des terres fortes & froides, que ſur des terres légères & chaudes, parce qu'elle tient de la chaux, & qu'elle eſt chaude, quoique cependant elle faſſe très-bien ſur celles-ci, pourvû qu'elles ne ſoient pas trop ſeches, par la raiſon que la marne eſt graſſe.

L'on ne trouve point de gravier ſur les montagnes, ni dans leur intérieur: l'on eſt obligé de faire les chemins avec des pièces de ces rochers calcaires; mais comme l'air les diſſout, & les réduit en terre, les chemins ſont très-mauvais, coutent beaucoup à entretenir, & durent peu: dans les tems ſecs, ils deviennent durs comme du roc, & impraticables quand il a plu. Au pied des montagnes, du côté du levant,

on

on trouve par-tout du gravier & du ſable, & les chemins coutent moins à entretenir.

L'on ne connoiſſoit point ci-devant l'uſage du perçoir. La manière de fertiliſer les terres par leur mélange étoit trop diſpendieuſe, à cauſe qu'elles étoient trop éloignées les unes des autres; mais les gens des montagnes pourroient faire uſage, en place de ſable & de gravier, de la marne & de ces feuilles de pierre calcaire, qui ſe trouvent par-tout ſous l'argille, & qui rendent naturellement ſon ſol fertile. Les habitans des plaines trouvent par-ci par-là, au pied des montagnes de la terre graſſe & de la marne pour bonifier leur ſol graveleux. J'en ai vû des effets ſurprenans. Quant aux payſans qui ont leurs propres attelages, il n'eſt aucune manière de bonifier leurs terreins plus facile, plus durable & moins couteuſe; mais quant aux autres, qui doivent payer leurs charrois, cette manière leur reviendroit trop cher: ils aiment mieux acheter de bonnes terres, quoique cher: cela leur tourne mieux à compte.

Juſques à préſent l'on ne s'eſt donné aucune peine pour chercher de la terre à foulon, & l'on n'en a point trouvé, non plus que de l'argille pour la poterie; mais je ne doute nullement

lement, que l'on n'en trouve, ſi l'on veut prendre la peine d'en chercher, ſur-tout dans un pays où l'on ne manque pas de terre graſſe, pour faire des tuiles, & où il s'en fait effectivement.

L'on n'a fait, que je ſache, aucun eſſai chymique ſur la nature des terres, ſur les minéraux & les eaux, dont il pourroit réſulter de grands avantages pour l'agriculture & les arts: un homme entendu pourroit ſe faire par-là un grand mérite chez tout un peuple.

Il n'y a que trop de ſources ſouffrées; de ſalées il n'y en a point. Les eaux dont les ſources ſont profondes, charient de la chaux ou du fer: les premières ſont dures, & ne ſont bonnes pour les arroſemens, qu'autant qu'elles s'éloignent plus de leur ſource; comme, p. ex. le Thalbach, dont l'eau ne vaut rien, ou peu s'en faut à Thalheim, & qui, au-deſſous de Schinznach eſt excellent pour engraiſſer les prés. Les eaux minérales ne valent rien pour l'irrigation.

L'on n'a vu aucun indice de charbon de terre dans ce bailliage, & comme il n'y a point de terres marécageuſes, les habitans ne connoiſſent ni la tourbe, ni ſon uſage. C'eſt un malheur pour ce peuple, qui eſt d'autant plus

impar-

impardonnable, qu'ayant ſi peu de matières combuſtibles, il n'a pas plus de ſoin de ſes bois.

L'on pourroit peut-être trouver des pierres à aiguiſer & à polir, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de les chercher, puiſque l'on trouve par-ci par-là des pierres à fuſil. L'ardoiſe s'y trouve, mais elle ne ſoutient pas le grand air.

Les pyrites & les marcaſſites n'y ſont pas rares : elles annoncent des minéraux cachés dans les entrailles de la terre, de même que les ſources ſouffrées qu'on trouve en différens lieux : celui qu'on trouve le plus communément, & qui ſans doute eſt le plus utile, eſt le fer. Il ſe trouve en ſi grande abondance dans les montagnes, que les pierres & les terres en deviennent rouges; que même on l'apperçoit ſur la ſurface de la terre, ſur laquelle on recueille auſſi le plus beau fer vierge. Il rend beaucoup, & eſt de la meilleure qualité. Manque de bois, pour le fondre, on eſt obligé de l'exporter en nature. Preuve que les mines de ces montagnes étoient exploitées, & avec avantage, ce ſont les forges que le Prince de St. Blaiſe voulut établir dans le Bailliage de Schenkenberg, en

vertu

vertu d'un traité fait avec LL. EE. Les ouvriers rencontrerent par-tout d'anciennes galeries & des rameaux épuiſés, mais ne trouverent pas de quoi ſe dédommager de leurs fraix.

Les rochers dont ſont compoſées ces montagnes, ſont d'une pierre calcaire jaune & rougeâtre, qui s'en léve par feuilles, & ſe laiſſe couper avec facilité : elles durciſſent en ſe ſéchant, mais expoſées à l'air ou à l'humidité, elles ne durent pas: elles ſont excellentes pour faire de la chaux & pour murailles employées avec le mortier. Elles ne valent rien au feu. Parmi ces pierres on trouve du gyps & des albâtres de différentes ſortes: peu de tuf, des grés encore moins : les meilleures pour le feu ſe trouvent à Vilnacheren. L'on n'a point trouvé de marbre, ſinon dans le lit de l'Aar & parmi les graviers voiſins, qui, vraiſemblablement, y ont été chariés par la rivière. Près de Schenkenberg l'on trouve du faux asbeſte (*Gypſum ſtriatum*) parmi l'albâtre & le gyps, qui paroiſſent avoir avec lui de l'affinité. Cet asbeſte, qui peut-être n'eſt autre choſe qu'un albâtre en partie diſſous, étant calciné & mêlé du ſel ordinaire, eſt un excellent reméde pour le bétail,

prin-

principalement pour les brebis. J'ai ſauvé, par ſon moyen, deux fois mon troupeau qui étoit attaqué de la pulmonie. Ne pourroit-on pas, à ſon défaut, employer avec le même ſuccès les cendres d'autres pierres calcaires? La chaux & le ſel réſiſtent par leur nature à la putréfaction. Linnæus, parlant de ce dernier, conſeille, de le mêler avec la ſaumure dans l'eau qu'on donne à boire aux brebis, quand elles ſont attaquées de ce mal, & pour toutes les inflammations & les abcès, principalement pour ceux qui proviennent d'avoir avalé des inſectes & des vers, comme des ſang-ſucs.

L'on trouve du ſpath cryſtalliſé dans les juriſdictions de Thalheim & de Schinznacht, des cailloux de différentes eſpèces & couleurs, à moitié tranſparens. Une des curioſités de ce pays, qui y eſt fort commune, ſont des pétrifications de toute beauté: les plus rares & les plus groſſes ſe trouvent ſur les montagnes en quantité, particuliérement dans les juriſdictions de Densburen & de Mandach. Les plus communes ſont des limaçons, des huîtres & des araignées de mer.

SECTION II.

Des Plantes.

Les montagnes produiſent peu d'herbe, mais bonne; les plaines en produiſent plus, mais pas ſi nourriſſante. Il n'y a qu'une ſeule vacherie, mais peu conſidérable ſur le Leziberg, qui appartient à Wildeſtein. Les montagnes ne ſont pas aſſez hautes, & leur ſurface pour la plûpart eſt habitée & cultivée. Le pays manque de prés & de fourages, par la raiſon qu'en pluſieurs villages l'on s'adonne également à la culture de la vigne & des champs. La ſubdiviſion exceſſive des fonds de terre cauſe un très-grand préjudice, de même que la commune pâture qui y eſt attachée. La premiere fait qu'un propriétaire eſtime qu'il ne vaut pas la peine pour lui de chercher des eaux: la ſeconde empêche l'établiſſement de prés artificiels & leur entretient au moyen d'engrais artificiels. Le mal eſt d'autant plus grand pour le pays, que le reméde ſe trouve, pour ainſi dire, par-tout ſous la main, ſavoir différentes ſortes de terres, les eaux & la marne, & l'expérience fait voir, que le trefle & l'eſparcette s'y ſèment avec ſuccès, lorſque la propriété des fonds le permet

aux

aux habitans. Le bien-être des paroiſſes de Schinznacht & de Veltheim eſt dû à l'irrigation. Le Souverain ayant conſenti à affranchir de la dixme les biens des pauvres, & leurs terres du parcours & de la commune pâture, & leur ayant permis de les enclore & de les cultiver à leur fantaiſie, le peuple a lieu de ſe promettre les plus heureuſes ſuites de cette faveur, tant pour la culture de ſes poſſeſſions, que pour en augmenter le rapport. Autant de bonnes plantes & de bonnes herbes ce pays produit; autant y en a-t-il de mauvaiſes, moins cependant ſur les lieux hauts que ſur les bas.

Il n'eſt pas douteux, que parmi les plantes naturelles au pays il ne s'en trouve de propres à faire des prés artificiels: l'on connoît différentes ſortes de trefle & d'avoine-bâtarde, la pimprenelle, le reygras &c. L'eſparcette vient très-bien ſur les fonds ferrugineux & calcaires des montagnes. Tout concourt en différens endroits à la culture d'autres plantes utiles; l'air, la ſituation & le ſol. Je ne doute même pas, que le ſaffran ne pût réuſſir en pluſieurs lieux. On cultive quantité de plantes oléagineuſes, comme le colſat, les navets, les pa-

vots, dont l'huile qu'on en tire, ſert de beurre & d'autres graiſſes pour la cuiſine & pour la lampe.

L'on trouve dans ce pays toutes ſortes d'arbuſtes & d'arbres, depuis l'épine juſqu'au chêne, excepté ceux qui ne croiſſent que ſur les plus hautes montagnes: mais les habitans connoiſſent auſſi peu l'art d'économiſer les bois & les forêts, que celui d'en faire un bon uſage. Il faut les forcer à en prendre ſoin: cependant on commence depuis quelque tems à faire des coupes reglées dans les forêts, & de mettre à ban les endroits dépouillés; mais comme ces coupes ſe font dans la douziéme ou quinziéme année, il n'eſt pas poſſible qu'on conſerve des balivaux; les arbres de haute futaye, comme les chênes, les hètres, les ormeaux, les frenes n'ayant pas le tems de ſe former, doivent diſparoître avec le tems: ainſi, au lieu de bois, l'on n'aura que de la brouſſaille: de-là vient, que le bois de charpente eſt fort rare & fort cher. Les arbres les plus communs, dans les bois qui ſubſiſtent encore, ſont les pins, les ſapins blancs. Les forêts des Communes & des particuliers ſont entiérement dégradées, & ſans celles qui appartiennent

tiennent au Souverain, les habitans feroient hors d'état de bâtir : ils fe repofent là-deffus, & cette faveur que leur accorde le Souverain fans rétribution, les rend plus indolens, plus négligens & plus coupables : c'eft la même négligence à planter des arbres fur les grands chemins & dans les hayes. La difette de bois, le pillage continuel qui s'en fait, leur intérêt & leur fûreté ne font pas des motifs affez puiffans pour engager les habitans à planter des hayes vives autour de leurs poffeffions : ils aiment mieux au printems voler dans les forêts, dequoi les enclore, pour fe les voir voler en automne par d'autres voleurs : ce pillage n'eft point qualifié de vol dans ce pays : de-là il eft aifé de comprendre qu'un peuple qui a fi peu de foin de fes propres bois, ne penfera jamais à les multiplier, à y planter des arbres étrangers : ce n'eft pas la même chofe à l'égard des vergers, ils font fort attentifs & foigneux à les garnir d'arbres fruitiers & de bonne efpèce ; mais ils ne favent pas bien les gouverner. Les plus communs font les cerifiers, les poiriers & les pommiers, dont ils trouvent des fauvageons dans les forêts qu'ils ont foin d'enter.

Ce n'eſt pas les Ordonnances forètieres qui manquent, mais leur exécution : elles préſcrivent bien les régles pour établir des bois, pour les ſoigner, pour les exploiter ; mais la difficulté eſt de trouver des intendans & des forètiers capables, ſoigneux & fidèles : ceux-ci devroient être mieux payés ; car, que peut on prétendre d'un forètier qui à peine a 20 florins d'appointement, qui eſt pris de la claſſe la plus pauvre, qui ſe laiſſera gouverner par quelques payſans des plus riches, qui ſeront ſûrs de ſa connivence, & qui cherchera à ſe dédommager des amendes qu'il ne pourra pas tirer des pauvres, en prévariquant lui-même : d'ailleurs, s'il a des terres à lui, il y donnera plutôt ſon attention qu'à celles du public.

Le droit de parcours dans les forêts eſt la ſeconde cauſe de leur dégradation ; où il a lieu, il eſt impoſſible que les jeunes arbres proſpèrent : il eſt, à la vérité, défendu dans les bois du Souverain, mais il ſubſiſte dans les bois des particuliers, à leur grand préjudice, de même que dans les prés & dans les champs où il fait le plus grand tort aux arbres, quand on n'a pas ſoin de les mettre à ban.

SEC-

SECTION III.

Des Bêtes ſauvages & des Oiſeaux.

Les grands animaux de proye ſont inconnus. Les montagnes ne ſont ni aſſez hautes, ni aſſez fourrées pour leur ſervir de retraite: de petits, comme renards, fouines, putois, il n'en manque pas. Il y a aſſez de fauve, comme cerfs, chevreuils, dans les hautes forêts, pour donner le divertiſſement de la chaſſe: l'on y trouve abondance de lièvres d'un goût ſupérieur.

L'on voit moins d'oiſeaux de paſſage, comme cicognes, hirondelles, martinets, que dans d'autres pays, parce que celui-ci eſt trop montueux & trop ſec: les ramiers, les becaſſes & les étourneaux ſont communs: les alouettes rares: l'on ne voit point de grands oiſeaux de proie, hormis quelques milans, de petits faucons & des hiboux.

SECTION IV.

Des Inſectes.

Il y a beaucoup de grenouilles, de crapauds & de ſerpens dans la partie orientale: des premières on en prend beaucoup en carême, qu'on tranſporte à Bade & à Bremgarten. L'on

trouve des ſerpens d'une aune & plus de long dans les lieux chauds, les rochers & les vieux murs. Les ſouris ne ſont pas moins communes dans les campagnes que dans les maiſons ; je ne les mets dans la claſſe des inſectes que parce qu'elles ſont tout autant nuiſibles.

L'on y voit des limaçons, des hannetons, des fourmis de toutes les ſortes : les plus nuiſibles ſont les jardinières, ſurtout dans les terres meubles & legeres ; elles font avec les limaçons beaucoup de tort aux jardins & aux champs, comme le ver de hanneton en fait aux ſemences & à l'herbe ; quand il a pris ſes ailes, il fait, avec les eſcargots, bien du ravage dans les herbages & dans les vignes.

Chercher à détruire ces inſectes, ou au moins à en arrêter les ravages, c'eſt dequoi le payſan ne s'embaraſſe guères : ſa ſuperſtition les prend plutôt ſous ſa ſauvegarde, & peu s'en faut, qu'il ne croye que c'eſt un péché que de leur faire la guerre : outre cela il craint la dépenſe, & de perdre en cela un tems qu'il eſtime trop précieux : il ſe tranquilliſe ſur les reproches qu'il a à ſe faire de ſa négligence, en diſant que c'eſt un mal néceſſaire, & s'arme contr'eux d'une indifférence ſtoïque.

ARTICLE

ARTICLE III.

De la Population du Pays & de ses Habitans.

Le peuple qui habite ce pays est robuste, sain, peu adroit, fait au travail, & adonné à l'agriculture. S'il ne s'applique pas aux arts, ce n'est pas par mépris, mais le génie inventif lui manque. Tous les artisans & la plûpart des ouvriers sont étrangers: ce qui est un grand mal pour un pays: ils aiment mieux acheter les outils les plus communs, que de prendre la peine de les faire eux-mêmes, & d'épargner par-là cette dépense. Leur caractère moral est analogue à leurs corps. Leur esprit est grossier, borné, simple: leur cœur est droit, tranquille, indifférent. Ils sont rustres, mais ont le cœur bon; ils s'irritent aisément, mais s'appaisent & pardonnent de même. Ils sont quérelleurs, mais point vindicatifs. Ils en demeurent aux paroles, mais en viennent rarement aux coups. Je ne sais si ce n'est pas la pauvreté, qui produit ou augmente en lui cette legéreté qui est le fond de son caractère. Cette legéreté, cette indifférence, qui fait qu'il se contente de vivre du jour à la journée, sans s'inquiéter de l'avenir, est le plus fort obstacle qui s'oppose à l'aug-

mentation de ſes connoiſſances & à l'amélioration de ſon ſort. Un homme qui ne connoît, qui ne ſouhaite, & qui ne cherche pas un ſort plus heureux, ne ſe donnera pas la peine de l'obtenir: ſe donnera-t-on du mouvement pour une choſe qu'on n'eſtime & qu'on ne ſouhaite pas. L'amour de la renommée, de l'honneur & de la fortune, ces grands mobiles des actions des hommes, ont perdu chez ce peuple tout leur reſſort.

Ce peuple ſe nourrit principalement de grains & de fruits de la terre, ſuivant la ſaiſon, ſans prévoyance, ſans prendre des arrangemens d'économie: il mange ce que la nature lui préſente, ſans ſouci de l'avenir: il fait ſon pain d'épautre, de ſeigle ou de fèves, il y joint des pommes de terre & des raves en automne & en hyver; au printems, quand cela manque, il a recours aux fruits ſecs & aux herbes. En été, il n'a ſouvent que du pain d'orge, & pour pitance, que des pois & du gruau d'avoine. Chaque menage nourrit un cochon; les meilleurs, deux, qu'ils engraiſſent & qu'ils tuent, en hyver: ils mangent peu d'autre viande. Ceux qui ſont riches tiennent une vache, les plus riches

ches, deux : les pauvres ont une chevre pour les besoins de leur menage; l'on ne trouve pas à acheter du lait, ni du beurre; à la place duquel ils se servent de l'huile de noix ou de colsat. La tempérance n'est pas une de leurs grandes vertus, & cependant on peut apprendre d'eux, combien peu il faut à l'homme pour vivre, quand la nécessité le demande : ils sont encore moins modérés dans le boire que dans le manger; l'usage & l'abus du vin sont fort communs; mais comme le vin a peu de feu, qu'il est leger & à bon marché, il dérange moins la santé & la bourse. Le plus sûr moyen d'évaluer l'entretien d'une personne sont les allouances (*Schleiss*) : on appelle ainsi ce qu'un homme, qui fait remise de tous ses biens, se reserve pour son entretien annuel. Un pere, p. ex. parmi les gens aisés, se reserve trois muids (*Mütt*) de froment, un muid de seigle ou de fèves, quarante liv. de beurre, deux pots de sain-doux, deux pots d'huile, 25 à 50 pots de vin, quelques corbeilles de pommes de terre & de fruits secs, six florins en comptant & logement franc, lorsqu'il veut se bien nourrir & ne rien gagner. Tous ces articles évalués en argent à un prix moyen, peuvent monter à

40 écus.

40 écus. Combien y en a-t-il qui doivent se contenter de la moitié ! mais pour ceux qui ne sont pas en état de vivre ainsi en repos & sans rien faire, & qui ont perdu leurs forces, ceux-là sont obligés d'avoir recours à l'assistance de leurs enfans, ou aux aumones.

Ce peuple habite, comme celui du Pays-de-Vaud, rassemblé dans des villages; ce qui a bien des inconvéniens, tant par rapport à l'agriculture, qu'à l'économie & à la santé.

Il est obligé, manque de bois de construction, de bâtir ses maisons en maçonnerie. Elles sont plus élevées au-dessus de terre que les cabanes de nos paysans en d'autres endroits. Les chambres sont étroites & basses; une seule sert à loger toute une famille, & il est aisé à juger que la santé doit en souffrir, sur-tout dans des lieux ombrageux & boueux; l'on s'en apperçoit dans ceux qui y mènent une vie sédentaire. Le paysan qui passe la plûpart de son tems à l'air, conserve sa santé par l'exercice, & par-là évite les dangers auxquels les autres sont exposés. La proximité des cabarets, qui sont une peste pour les villages, est aussi préjudiciable à l'économie & à la manière de vivre des

paysans,

payſans, que l'eſt l'éloignement de leurs terres à l'agriculture. Le feu & les épidémies ſont plus à craindre & plus conſidérables, ſi les habitations ſont raſſemblées, que ſi elles étoient diſperſées. Cette méthode de réunir les habitations des payſans cauſe, à pluſieurs égards, un préjudice notable à l'agriculture, comme je le ferai voir ailleurs. Le prix des maiſons a fort augmenté, tant parce qu'il en coute maintenant plus à bâtir, que parce que la population s'eſt accrue. Les maiſons ſont pitoyablement diſpoſées: perſonne ne bâtit qu'il n'y ſoit forcé; de-là vient que les maiſons neuves ſont fort rares, & qu'il ne l'eſt pas d'en voir qui ont cent ans. Les villages ont un air ſombre & délabré, parce que les maiſons ſont enfumées & ombragées par les arbres qui les entourent; la propreté qui règne dans l'intérieur répond à celle du dehors. Leurs meubles ſont en petit nombre & ſimples; tout indique la pauvreté générale.

Leur habillement en général ne vaut pas mieux que leurs meubles: ils ſavent pourtant ſe parer les jours de fête. Mais ce que j'ai trouvé de plus ſingulier dans leur manière de ſe vêtir, c'eſt que les hommes ſont vêtus plus chaudement

chaudement & plus proprement que les femmes. Celles-ci portent de vilaines casaques & si courtes, qu'à peine leur couvrent-elles les genoux, & comme le corset de ces casaques ne va que jusqu'à la ceinture, & n'a pas plus d'un empan de long, les femmes sont exposées à l'air & au froid, jusques sous les bras. Elles ne portent sur la tête, quand elles sont jeunes, ni bonnets ni chapeaux, & vont aux champs tête nue, dans les plus grandes ardeurs du soleil, qu'elles supportent aussi bien que les froids les plus rigoureux de l'hyver. Dans cette saison, sous un sarrau de toile, elles mettent une jupe rouge de laine, qui le déborde de 4 pouces. Leur plus grande parure consiste en un mouchoir de cou de soie, en un tablier d'indienne, une ceinture de velours, un cotillon couleur d'écarlatte & des bas rouges: les femmes sont toutes habillées de la même manière, d'une façon contraire au bon sens, incommode & desavantageuse. Les hommes, au contraire, portent en été deux habits, & quatre en hyver, des bas & des sous-bas de laine. En été ils se couvrent dans la maison d'un bonnet de cotton, & en hyver d'un bonnet fourré, & quand ils sortent, d'un chapeau de laine. Les paysans sont habil-

lés

lés en payſans & les artiſans ont des habits bourgeois. L'habillement des premiers eſt gothique comme celui des femmes, & à mon avis incommode, mais l'habitude le leur fait trouver léger & gracieux. Cette habitude, ou plutôt la pauvreté fait qu'ils penſent moins que d'autres à changer d'habits & à la parure. Les enfans, en été, vont preſque nuds, & en hyver, habillés très-légérement. Cette méthode pourroit, dans un autre climat, être plutôt favorable que dangereuſe pour le tempérament, mais ſous un ciel tel que celui-ci, où les viciſſitudes de l'air, du chaud & du froid ſont auſſi grandes & auſſi ſubites, cette méthode que la pauvreté & l'imprudence ont introduite, eſt la cauſe de pluſieurs accidens, des abſcès, des maux aux jambes & des hernies qui ſont fort communes: d'ailleurs ces gens ſont peu ſujets à des maladies, leurs corps ſont endurcis par un genre de vie dur, par des travaux pénibles & par une diéte ſimple & ſaine. La petite verole, le pourpre & autres maladies malignes ſont plutôt dangereuſes par le mauvais traitement que par l'air. Les pleuréſies, les coliques bilieuſes, qui ſont les maladies qui règnent le plus ſouvent parmi ce peuple, ſont des ſuites

de

de ſon genre de vie plutôt que du climat. Le paſſage ſubit d'un air humide & froid, dans un poële chaud, le changement qu'on fait ſans réflexion de nourritures différentes, les boiſſons copieuſes & froides quand on eſt échauffé, tout cela cauſe, ſans doute, ces maladies épidémiques, dont la plûpart meurent par un effet de leur indolence, par la négligence de leurs propres gens & par leur confiance aveugle à des charlatans, à des bourreaux &c. Le payſan, auſſi impatient que laborieux, craint plus la maladie que la mort même : plus le ton & les remédes d'un médecin ſont déciſifs, & plus il a bonne opinion de ſa capacité. L'on n'a fait juſqu'à préſent aucunes bonnes obſervations ſur les cauſes, les ſuites & le cours de ces maladies, articles ſi eſſentiels au bien de l'humanité. Tout lecteur qui ſait combien le logement, la nourriture & le vêtement influent ſur le genre de vie, & celui-ci ſur le bien-être & le caractère national d'un peuple, n'enviſagera pas mes remarques ſur ces objets d'économie, tout imparfaites qu'elles ſont, comme des diſgreſſions déplacées; il trouvera plutôt à redire, de ne pas trouver ici un détail plus circonſtancié & plus fini ſur cette matière, comme il s'y attendoit peut-

être.

être. Pour me justifier vis-à-vis de ces censeurs, je dois dire que ce n'est pas manque de matériaux & de volonté, si je n'ai pas dépeint plus au long la manière de vivre de ce peuple; mais comme je n'ai pas eu dessein de faire un volume, mais simplement un mémoire sur son agriculture, sa façon de vivre & ses actions, je devois me contenter de donner une esquisse: un ouvrage complet auroit surpassé mes forces, sans compter que je n'aurois pas le loisir nécessaire.

Comme le caractère national est le résultat des impressions reçues dans la jeunesse, qui s'apperçoivent dans les mœurs & les actions des hommes; il faut, pour juger de celles-ci, s'arrêter à considérer quelles ont été ces impressions. L'éducation physique chez ce peuple, est, on ne peut pas plus, abandonnée à la nature. Les meres allaitent leurs enfans, & cela ordinairement jusqu'à ce qu'un second ôte le lait au premier: ce qui nuit à trois êtres à la fois. Le lait de la mere, si la misère & la pauvreté ne le fait pas cailler, ou que le chagrin ne l'aigrisse, est pour les enfans la meilleure nourriture, vû la grossiereté de leurs alimens; car les femmes qui nourrissent, ou qui sont enceintes, ne savent

ce que c'eſt que la précaution, tant par rapport au tems, qu'au travail. Auſſi-tôt que les enfans ſont ſévrés, ils ſont abandonnés à eux-mêmes; & dès qu'ils peuvent ſe traîner, on les met ſous la garde d'autres enfans; on ne les tourmente guères en les émaillottant & en les berçant: leur nourriture eſt auſſi légere que leur vêtement, l'une conſiſte en un brouet clair, en ſoupe, en fruits d'arbres & de terre, ou en un morceau de pain noir; & leur vêtement en une chemiſe & une robe de toile: ils n'ont ni la tête ni les jambes couvertes, juſqu'à ce que l'âge & leurs forces les appellent au travail. Je parle ici de l'éducation générale: celle des riches n'y fait pas d'exception; un peu plus de pain, des habits un peu meilleurs feront toute la différence: il n'y en a pas d'autre, quand les enfans ſont parvenus en âge, que la quantité, & non la qualité des alimens. Dès l'âge de trois ans, ils ſont vêtus à la manière du pays. Quand les enfans ſont en état de courir, les garçons ſont chargés de la garde du bétail, & les filles de celle des petits enfans. Dans les momens de loiſir ils apprennent à amaſſer des herbes, du bois, & à marauder. On ne les dreſſe point aux ouvrages de la main, ceux au

moins

moins dont les peres ont quelque bien. Il n'y a que les pauvres qui, (dans un pays où le paysan même est pauvre, & tache de se procurer tout par lui-même,) n'ayant point d'autre industrie, apprennent à leurs enfans à filer & d'autres métiers qui ne coutent rien d'apprentissage, & ne demandent pas des fonds. Ceux qui ont des terres, y mènent leurs enfans suivant leur âge & leurs forces, pour leur apprendre à les cultiver. Une pareille éducation, comme on voit, est propre à former des corps robustes & endurcis, qui le deviendroient encore plus, si l'on y joignoit une meilleure nourriture: ce sont des hommes secs, maigres, nerveux & durs, comme le sont tous ceux qui se nourrissent de grains & de fruits, & qui sont faits pour de rudes travaux.

L'éducation morale ressemble à l'éducation physique: on apporte aussi peu de soin à l'une qu'à l'autre. Elle est extraordinairement négligée par la trop grande indulgence des parens, qui fait que les enfans deviennent négligens, revêches, vicieux, & ne reconnoissent dans la maison aucune autorité: c'est une vraie anarchie. Une éducation publique vaudroit beau-

coup mieux, ſi les parens obligeoient leurs enfans à aller à l'école, & ſi les maîtres d'école étoient plus capables. Tant que les enfans ne ſont pas en état de travailler, on les y envoye; mais dès qu'ils ſont capables de faire quelque ouvrage, on les en retire juſqu'au tems où ils doivent être inſtruits pour la communion. Alors on les préſente au miniſtre, qui doit leur former le cœur & l'eſprit, après que l'un eſt corrompu par l'exemple des parens, & qu'on a laiſſé l'autre croupir dans l'ignorance. L'on a lieu d'être plus ſurpris que, parmi un peuple élevé de cette manière, il s'y trouve cependant tant de gens vertueux & honnêtes, que de ce que la plûpart ſont vicieux & méchans: il faut certainement que la nature ait formé l'homme bon. Voilà comme eſt formé un peuple, dont le caractère particulier eſt d'être franc, groſſier & ennemi de tout joug. L'homme eſt une table rare; le génie de ce peuple prouve l'évidence de cette vérité: il doit ſes qualités à ſa ſituation, & ſes vices à ſon éducation, généralement parlant. Il eſt tempérant, ſans être économe; ſans ſouci, ſans être gai; laborieux, ſans application; zélé, ſans connoiſſances; ruſtre, ſans cruauté; intéreſſé & volage; opiniatre & indifférent. Ce

peuple

peuple n'eſt pas porté à la gayeté; on l'entend rarement pouſſer des cris de joie, chanter, ſiffler, comme cela ſe voit dans pluſieurs autres endroits du Canton: il eſt plutôt bruyant que joyeux dans ſes divertiſſemens, qui conſiſtent à boire & à faire du tintamarre: s'il ſe met à jurer & à injurier, cela ne tarit pas: il ſe comporte extérieurement groſſiérement & indécemment, mais rarement il en vient aux coups, & il eſt plutôt fougueux que méchant: voilà en gros ſon caractère; mais comme il n'y a point de régle ſans exception, il ſe trouve parmi eux des gens de bien, honnêtes, ſenſés & craignant Dieu. Dans la religion ils ſont ſimples & indifférens; de-là vient qu'on voit peu de ſéparatiſtes & de ſectaires: cet indifférentiſme eſt pour eux un préſervatif contre la ſuperſtition, qui y règne moins que le fanatiſme. Ils n'ont aucun goût pour les arts, que pour ceux qui ſont les plus néceſſaires; le nom des autres leur eſt à peine connu; des ſciences, ils n'en ont aucune idée: le nombre de ceux qui ſavent lire, eſt petit, plus petit encore de ceux qui ſavent écrire.

Les habitans ſont généralement pauvres. Les riches ne ſe diſtinguent ni par leur dépenſe,

ni par leur maniere de vivre; ce qui fait que les pauvres ſont d'autant plus à plaindre, qu'ils ſont par-là privés de pluſieurs reſſources; ils le ſeroient bien plus encore, ſi, de tems en tems, le Souverain ne leur tendoit une main très-libérale. La cauſe de cette indigence, ſelon moi, ſe trouve dans le ſordide attachement des riches à leur intérêt, dans leur économie mal-entendue, dans le manque d'une bonne police & de diligence, dans la mauvaiſe éducation qu'ils donnent à leurs enfans, & dans leur inaptitude à trouver des expédiens. Leurs voiſins ne ſont ni plus riches ni meilleurs, cependant ils ont ſur eux ces trois grands avantages, ſavoir, la liberté, la ſûreté & un doux gouvernement: il eſt vrai que toutes les terres ſont ſujettes à la dîme & aux cenſes ſeigneuriales & foncieres; mais en échange elles ſont, comme leurs propriétaires, à l'abri de taxes arbitraires & de nouveaux impots.

Les plus riches & les plus aiſés de ceux qui habitent ce pays, ſont les payſans qui poſſédent en propre des terres & qui les cultivent, quoiqu'elles ſoient pour la plûpart hypothequées. Un payſan s'eſtime riche, quand il n'y a que

que la moitié de ſes terres qui le ſoit : il s'eſtime tel quand, déduction faite de ſes dettes, dont il paye cinq pour cent, il lui reſte 4 à 6000 florins de net. Le nombre de ceux qui ont plus, eſt ſi petit, qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Pour faire diſparoître, ou au moins diminuer cette pauvreté générale, il ne faudroit qu'en détruire les cauſes. Ces moyens ſeroient plus de bienfaiſance chez les riches, une meilleure économie chez les pauvres, de bonnes loix de police dans les Communautés, une meilleure éducation de la jeuneſſe, ſur-tout plus d'encouragement à l'induſtrie & au travail, par l'établiſſement des manufactures & des fabriques : celles qu'on a établies dans les villes voiſines de l'Ærguew, avec les filatures de cotton & la fabrication des étoffes de cette matiere, ont occupé longtems pluſieurs bras, avec avantage, ont diminué la miſére, & ont augmenté conſidérablement la population. Je ſais très-bien que, préſentement que le commerce languit, & que les vivres ſont ſi chers, on ſe plaint par-tout de la rareté de l'argent, & que quantité d'ouvriers qui n'ont pour vivre que le

travail de leurs mains, ſe trouvent ſur le pavé, dans la plus grande miſére, & de plus augmentent celle des autres, & que de-là viennent toutes ces clameurs contre les manufactures & les fabriques. Mais ces gens qui les mépriſent & qui les décrient, ont-ils pris la peine d'examiner la choſe par toutes ſes faces? ont-ils bien peſé les avantages & les inconvéniens de l'induſtrie? Eſt-ce que le payſan n'a pas reçu d'avance, peut-être dix fois la valeur du pain qu'il donne ou qu'il avance maintenant aux ouvriers conſommateurs? qu'eſt devenu l'argent que ceux-ci ont gagné pendant 40 ou 50 années? Je ne parle pas des gains que les groſſes maiſons de commerce ont faits, je ne parle que du gain journalier des ouvriers, dont pluſieurs gagnoient un florin par jour, & cinq baz ceux qui n'avoient que dix ans. Chez qui a paſſé cet argent-là, ſi ce n'eſt chez le cultivateur, par les mains du boulanger, du tiſſeran, du tanneur? &c. Le cultivateur pourroit-il, & même préſentement, vendre ſi cher ſes denrées, s'il y avoit moins de conſommateurs? Je ne le crois pas; car c'eſt la quantité des acheteurs qui règle le prix des marchandiſes. S'il n'y avoit point d'acheteurs, le payſan ſeroit obligé de conſom-

mer

mer lui-même ſes grains, ſes laitages &c. mais auſſi de fabriquer lui-même ſes habits, ſes meubles. Trouve-t-il ſon avantage à laiſſer ce ſoin à d'autres, il eſt juſte qu'il ait auſſi ſa part de ces ſoins, & qu'il travaille pour ceux qui travaillent pour lui. Non, de toutes les claſſes d'hommes, celle des payſans eſt celle, qui eſt le moins à plaindre dans le tems préſent; toutes les autres le ſont bien plus; & jamais je n'ai mieux ſenti le bonheur des gens de la campagne, que dans ces tems fâcheux. Si l'inquiétude & les ſoucis ſont le plus grand fardeau de la vie, le payſan ſeul en eſt exempt, tous les autres états en ſont plus ou moins accablés. Il ne faut pas s'arrêter aux plaintes de quelques gros propriétaires, de quelques citadins, ſur la cherté des ouvriers qu'il leur faut pour cultiver leurs terres; car 1. leur nombre eſt petit; le plus grand nombre & preſque tous les payſans travaillent eux-mêmes leurs terres ſans employer de manouvriers. 2. Les payſans gagnent, parce que leurs ſalaires & leurs denrées ſe payent mieux; les gentilshommes & les bourgeois gagnent, parce que l'intérêt de leurs argens hauſſe. 3. Sans les manufactures, l'on trouveroit encore moins de manouvriers à la

campagne; car comme le payſan ne les employe que trois mois de l'année tout au plus, comment ceux-ci pourroient-ils ſe tirer d'affaire pendant les neuf autres mois, s'ils ne trouvoient rien à gagner pendant ce tems-là? Il eſt vrai, que s'ils gagnent plus à travailler à la maiſon, ils ne ſe feront pas journaliers; mais le payſan n'a qu'à bien payer, il en trouvera aſſez. S'il faut donner à un pauvre manouvrier 8 batz par jour, au lieu de 6, il n'y a pas grand mal: l'argent ne ſe perd pas, il revient tôt ou tard au payſan. L'on eſt mieux fondé dans les reproches qu'on fait aux manufactures, principalement de draps, de toile de fil ou de cotton, par rapport à la miſérable conſtitution de ceux qui y travaillent, qui, lorſque ces manufactures tombent, comme cela ſe voit préſentement, deviennent inhabiles à l'agriculture & à toute autre profeſſion, languiſſent dans la miſére, & tombent à la charge du pays. Il eſt vrai que le genre d'occupation de ces gens-là eſt très-contraire à la ſanté, ſoit à cauſe de la poſture, ſoit à cauſe de l'humidité des lieux où ils travaillent, puiſque c'eſt dans des caves: & que leurs enfans, ou ceux qu'on y élève, ſe reconnoiſſent aſſez généralement à leur

air

air blême & à la foibleſſe de leur conſtitution, & qu'ils deviennent incapables d'un travail rude, s'ils reſtent attachés à leur profeſſion uniquement; mais comme dans ce pays, il y en a très peu qui le ſoyent, que la plûpart ont des terres & les cultivent; & que ceux-ci envoyent en hyver leurs enfans au bois, & en été aux moiſſons, le danger d'une vie ſédentaire n'eſt pas tant à craindre pour ce peuple. La plus forte raiſon qu'on allégue contre les manufactures, c'eſt qu'elles ſont pernicieuſes à l'agriculture par la quantité de bras qu'elles lui enlévent. Si ce reproche eſt bien fondé, la faute en eſt à la Police, qui ne devroit pas permettre qu'elles s'établiſſent aux dépens de la culture de la terre, nonobſtant tout l'avantage qu'elles promettent, qui alors ne ſeroit qu'apparent & incertain. Mais quand les manufactures ne privent pas l'agriculture des bras qui lui ſont néceſſaires, & qu'elles n'occupent que les deſœuvrés, elles lui ſont alors très avantageuſes & contribuent beaucoup à augmenter le bien-être, les richeſſes & la force du pays & de l'Etat. L'on m'objectera peut-être que j'ai avancé, que le pays n'étoit pas mis en valeur, qu'il n'y avoit pas trop d'habitans, & que par conſéquent il n'étoit

pas

pas dans le cas d'avoir beſoin d'autres occupations. Tout paradoxe que cela paroiſſe, il eſt pourtant certain par l'expérience qu'un pays peut manquer de cultivateurs & avoir cependant bien des mains deſœuvrées & qu'un pays, dont la culture eſt négligée, a beſoin de manufactures pour vivifier ſon agriculture. Elle pourroit, ſans contredit, donner ſuffiſamment de l'occupation aux habitans, ſi les terres étoient moins inégalement partagées, & qu'on entendit mieux l'œconomie : mais lors que les terres ſont entre les mains d'un nombre de gens auſſi ſtupides qu'indolens, qui aiment mieux abandonner aux bêtes, ou laiſſer en friche les terres qu'ils ne peuvent pas cultiver eux-mêmes, que de les laiſſer travailler par d'autres, & lorſque la ſtérilité d'un ſol, les inconvéniens qui en réſultent, & la ſituation du pays, demandent pour y remedier, des fraix, ou des cautions, moyens interdits aux pauvres, par la miſére du pays, & le manque d'argent; il faut qu'une partie du peuple ſoit livrée à l'oiſiveté & à l'indigence, s'il n'a pas d'autre moyen de s'occuper. Telle eſt la ſituation de ce peuple, qu'avec beaucoup de terres incultes & en friche, une partie ſeroit obligée, de mou-

rir

rir de faim, ou de s'expatrier, ſans les manufactures, qui non-ſeulement lui donnent de quoi vivre, mais contribuent encore à enrichir l'autre partie. Ce n'eſt pas ſeulement au peu d'œconomie des payſans qu'il faut s'en prendre, mais auſſi à la négligence de la Police du pays. L'on n'y voit point de groſſes fermes, peu de terres conſidérables appartenantes à un ſeul particulier, mais les pâturages communs, le droit d'aſſoler, la ſubdiviſion exceſſive des poſſeſſions, l'éloignement où en ſont les payſans, leur réunion en villages, ſont tout autant d'entraves miſes à l'agriculture: à quoi il faut ajouter les labours couteux & pénibles, les cenſes fortes, (*) l'irrégularité des partages, la ſtérilité du ſol, la négligence, le mauvais ménage & la pauvreté générale des habitans, comme autant de cauſes de l'engourdiſſement de ce peuple.

Il paroit par une tabelle de population, que j'ai trouvée dans d'anciennes archives de ce pays, qu'elle s'y eſt prodigieuſement accrue dans l'eſpace de 200 ans: que dans la partie mon-

(*) En d'autres pays ces cenſes foncieres, qui ne paſſent pas la 40me partie du produit, ne paroitroient pas fortes.

montueuſe du Bailliage, où gît la juriſdiction de Bötzberg, elle a doublé, & qu'elle a triplé dans le pays plat où ſe trouve la juriſdiction de Stilli. Je trouve pluſieurs cauſes de cet accroiſſement. Le changement de domination; la précédente étoit pauvre & deſpotique; l'actuelle eſt riche, libre & douce: l'affranchiſſement de la ſervitude, la ſécularisation des biens d'égliſe, la diminution des charges, par l'abolition des petites dixmes, & les droits d'échûte commués en une petite ſomme d'argent; la tranquillité & la paix & tous les bonheurs qui en découlent. Les fabriques & les manufactures ont le plus contribué à faire fleurir les villes & à la population de la campagne dans l'Aerguew, depuis environ 50 ans. De-là vient la différence qui s'obſerve entre le haut & le bas pays, où elles occupent plus de monde que dans le haut. En comparant ces tabelles de population, l'on verra facilement la proportion qu'elle obſerve par rapport à l'agriculture, les arts & les manufactures. Que l'on me permette de faire ici quelques obſervations générales.

Parmi les gens de la campagne, les vignerons ſont ceux qui ſe multiplient le plus, mais moins

moins que les fabricans, parce qu'ordinairement ceux-ci se marient plus jeunes, menent une vie tranquille, molle & moins accompagnée de soucis; d'où vient que la proportion entre les enfans & les ménages est plus forte dans le pays plat que sur les montagnes; elle est comme de 3 à 1. Ainsi le nombre des consommateurs dans ce Bailliage est très considérable comparé à celui des cultivateurs: d'où il suit qu'il ne pourroit pas s'augmenter sans nuire à ceux-ci.

Par la proportion trouvée du peuple au terrain cultivable, de 1 à 8 & demi ou de 8 arpens & demi par personne, je conclus que ce pays n'est pas trop peuplé; d'autant moins que plus des 3 quarts des fonds sont en champs, dont 1 quart en friche; quoique plusieurs quartiers du canton le soient encore moins. Tout pays où le peuple est berger, l'est moins que celui où il est agriculteur, & celui-ci moins que celui où il est vigneron. (*) J'ai indiqué plus haut les raisons, pour lesquelles ce pays n'est pas plus peuplé dans quelques communautés, comme à Thalheim, il en est une autre qui lui est particuliére, c'est le manque d'habitations

&

(*) Voyés la table du rapport des fonds.

& leur conſtruction trop couteuſe. J'ai vû dans ce village environ 30 jeunes hommes non mariés qui n'avoient point de maiſons & hors d'état d'en bâtir, & qui pour cette raiſon ne ſe marioient pas. Je n'ai pas trouvé le nombre de ceux qui étoient hors de ce pays, pauvre & ſtérile, auſſi grand qu'on devroit s'y attendre; je n'en trouvai en 1769 qu'environ 300, ce qui fait à peine la 18me partie du peuple, les 3 quarts étoient en ſervice en Suiſſe à la ville & à la campagne. Peu vont à la guerre, quoi qu'ils ne ſoyent pas ſujets à y prendre la maladie du pays, comme ceux qui habitent les montagnes, parce qu'ils trouvent chez eux du ſervice mieux & plus aiſément, qu'ils conſervent le même genre de vie, & qu'ils ne changent pas de nourriture. Leur peu d'inclination pour le militaire provient, ſuivant moi, de cet eſprit de liberté & d'indépendance, dans lequel on les élève. Lorſque l'on introduiſit, en France, cette ſévérité de diſcipline dans les troupes, la plûpart acheterent leur congé, & ils n eurent pas plûtôt remis le pied dans le pays, qu'on les vit abandonner leur uniforme & reprendre leurs anciens habits de payſan. Ils font bien moins de cas que les autres Suiſſes, des exercices militaires,

taires, & j'ai déja insinué qu'ils ne se piquent pas de cet honneur qui est l'ame des gens de guerre.

En comparant le nombre des ménages & celui des individus, le rapport me paroit être de 1 à 4 & demi, ainsi les ménages ne sont pas forts. Les curieux trouveront à s'exercer dans les tabelles jointes à ce mémoire. Une raison pourquoi les ménages sont si peu forts, est, qu'il y a peu de paysans grands Terriens, & que la plûpart ne tiennent point de domestiques; rarement en voit-on un, qui ait un valet & une servante. On appelle ici un paysan celui qui est en état de tenir un attelage entier, c'est-à-dire 4 bœufs, ou 2 bœufs & un cheval, qui garde deux vaches, qui dans chaque sole ou pié à 4 à 6 arpens de terres labourables, c'est-à-dire, en tout 12 à 18 arpens, & 4 mas de prés . . . Un demi paysan est celui qui n'a que la moitié d'un attelage, la moitié autant de terres & la moitié autant de bêtes. On appelle journalier, (*Tauner*, ou *Tagwerker*), celui qui n'a tout au plus qu'une vache & qui fait travailler ses terres par d'autres. Mais il s'en trouve parmi ceux-ci qui sont mieux que les paysans.

ARTICLE IV.

De l'Agriculture.

SECTION I.

Des terres incultes.

L'on appelle *Aegerten*, dans ce pays, les terres incultes. Elles ſont indiquées dans la tabelle des terres labourables, No. 3. parce qu'il arrive de tems en tems qu'on les ouvre & qu'on les enſemence. L'on en voit peu ou point dans la partie orientale & méridionale du Bailliage; mais ſur les montagnes il s'en trouve aſſez qu'on n'ouvre & qu'on n'enſemence que tous les 10 ou 20 ans: celles-là ſont des pâturages ou de mauvaiſes prairies qui pourroient être miſes plus à profit pour la plûpart, celles-ci ſont de mauvais fonds dans les bois, eſcarpés & éloignés, ſur leſquels, après deux ſemailles, recroiſſent des pins, & qui ne dédommageroient jamais celui qui voudroit faire quelque dépenſe pour les améliorer. Le ſol en eſt une matiere calcaire entremêlée d'argille, dont il ne ſeroit pas poſſible de tirer meilleur parti, à raiſon de ſa ſituation élevée & de ſon éloignement, à moins qu'à l'imitation de ce qui a été fait ſur le

Lezi,

Lezi, le Bötzberg, le Stalde & à Gallenkilch, on ne voulût y transporter des hommes, du bétail & des maisons. Le produit de ce pays-là paye à peine les censes: les meilleurs fonds se vendent 20 à 30 florins, l'arpent, & il y en a beaucoup qu'on pourroit avoir pour rien: il y a peu de biens communs, de terres vagues ou de pâturages publics, excepté dans la jurisdiction de Hottweyl, & c'est peu de chose: leurs pâturages communs sont les jacheres, les bois, & les prés, sur lesquels ils ont le droit de conduire le bétail, dans l'arriére-saison, droit auquel presque tout le pays est soumis, au grand détriment de son agriculture. Il n'est point de marais dans cette contrée toute montueuse & l'on n'y trouve que deux fruiteries qui appartiennent au Souverain, l'une dans le Kielholtz & sur le Lezi; chacune de 12 vaches. L'herbe qui croit sur ces montagnes, est courte & succulente: les pâturages sont secs & sains. Je suis d'opinion, quoi que je ne sois pas partisan des pâturages, que si tout ce pays vague sur les plus hautes montagnes, nommé *Aegertenland*, étoit mis en fruiteries, l'on en tireroit beaucoup plus de profit que cultivé comme il l'est.

L'on peut mettre dans le nombre des terres incultes ces atterriſſemens, ces terrains d'alluvion (*Schachenland*) ſur le bord oriental de l'Aar, tandis qu'elles reſtent incultes. Dans un pays où l'indolence, le manque d'argent ou de police font qu'on n'oppoſe aucunes digues à la violence d'une riviere, il faut néceſſairement que les pays ſur ſes bords en ſouffrent : ſes eaux en emportent tantôt une partie tantôt une autre, ravagent l'une, fertiliſent l'autre, donnent à l'un ce qu'elles prennent à l'autre. Ces terrains qui n'étant d'abord que du ſable pur, ou du gravier, produiſent enſuite de l'herbe & enfin portent des bois, ſont ce que je nomme terrains d'alluvion, (atterriſſemens); ils donnent ſans être cultivés un bon páturage; & en bois, un aſſez bon profit : l'on en peut faire des coupes, tous les 12 ans; ce n'eſt à la vérité que du bois blanc & d'une chetive qualité. Ces terrains s'élevent au moyen de l'herbe & des feuilles, ſe fertiliſent par les inondations, deviennent ſuſceptibles de culture & peuvent à la fin être changés, peu à peu en bonnes terres labourables. L'on n'auroit pas ſujet de regretter la peine, ni l'argent qu'on y employeroit, ſans la crainte continuelle de perdre tout en un moment.

SEC-

SECTION II.

Des terres incultes.

Question Préliminaire.

Comment ſont évaluées les terres, dans ce pays ?

Suivant leur ſituation, leur rareté ou leur quantité, les beſoins du pays & les facultés des habitans.

Dans un pays où le peuple vit raſſemblé dans des villages, le prix des fonds qui en ſont voiſins & plus à portée des maîtres eſt incomparablement plus haut, que celui de ceux qui en ſont éloignés : un arpent de terre, près du village, de la même qualité que celle qui en eſt à demi lieue, ſe paye le double.

Le prix des fonds ſe règle ſuivant le beſoin qu'en a l'acheteur & ordinairement ſe proportionne ſuivant la rareté & la quantité des fonds de la même eſpéce. Il y a tel village où les prés ſe vendent deux-fois plus cher que dans un autre. Il ſe proportionne auſſi ſuivant le nombre des habitans : plus il y a d'acheteurs, plus la marchandiſe eſt chére. De-là vient la différence des biens.

Ce qui met la plus grande différence dans le prix des terres, ſont les facultés des habitans, plus ils ſont riches, plus les terres ſont chéres. Le prix des fonds, comme des autres effets, ſuit la proportion de la quantité d'argent qui circule: de-là vient que les terres près des villes & dans des pays où le commerce eſt floriſſant, ſe vendent incomparablement plus cher que dans d'autres qui ſont éloignés de ces ſources de richeſſe. Par la même raiſon, un pays qui a un débouché ſûr & promt de ſes denrées, en hauſſera le prix.

Les taxes & les impôts dont un pays eſt chargé, influent beaucoup ſur le prix de ſes terres & y mettent une grande différence. Elle n'eſt pas ſi grande dans ce Bailliage que dans d'autres, parce que dans les derniers accenſemens qui ſe firent, il y a environ 80 ans, les cenſes furent règlées ſuivant le prix que les terres avoient alors. Cet arrangement naturel en lui même, exigea cependant, par la ſuite, quelque changement, à raiſon de celui qui ſurvint, par des accidens, à la valeur des fonds; mais dans ces changemens, l'on prit garde à ne pas donner atteinte à l'induſtrie & à l'activité

du

du peuple, & à ne pas le décourager d'entreprendre l'amélioration de ſon terrain; ce qui auroit été funeſte à ſon agriculture. Une terre franche eſt d'une valeur infiniment plus grande pour le payſan qu'une qui eſt chargée, & auſſi en proportion de ſa valeur intrinſeque; celle qui eſt chargée, s'eſtime en proportion de la quantité & de la qualité des charges, & les charges, ſuivant qu'elles ſont redimables, ou non; les premiéres n'entrent pas en comparaiſon avec celles-ci; & ſuivant auſſi qu'elles ſont fixes ou variables. C'eſt la raiſon qui fait que les dixmes paroiſſent plus onéreuſes que les cenſes foncié-res; parceque les premiéres ſont une charge qui varie ſuivant le travail & le produit des terres, & que celles-ci ſont règlées ſur les facultés & ſur le fond.

Voilà les principales cauſes de la différence du prix des fonds de terre: conſiderés comme marchandiſe, ce prix dépend du beſoin, de leur rareté, de leur valeur intrinſeque, du nombre, des facultés & du goût des acheteurs.

L'on trouve dans ce Bailliage des prés, depuis 120 à 1200 florins l'arpent; des champs, depuis 20 à 600 florins; des vignes, depuis 200

à 800 florins l'arpent. Ce que l'on peut avoir à meilleur marché ſont les pâturages & les terres ſtériles. Ce ſont les prix d'affection ou de convenance qui ſont les plus hauts. L'augmentation de la population, l'établiſſement des manufactures, la circulation de l'argent avoient fait beaucoup hauſſer le prix des fonds de terre: mais dans l'eſpace de 3 ans, je l'ai vu tomber d'un tiers, depuis que les manufactures ſont en décadence, & depuis quelques mauvaiſes années. Le lecteur qui conſidérera la pauvreté de ce peuple & le peu de fertilité de ſes terres, aura dequoi s'étonner que quelques unes ſoyent encore ſi chéres, de même que de l'inégalité qui règne dans leurs prix.

Ayant dit que tout ce pays étoit à peu près fief, & ſujet à la cenſe repartie ſur les fonds à proportion de leur valeur; il ne me paroit pas déplacé, d'indiquer ici cette taxe, quoiqu'inégale dans les divers diſtricts de ce Bailliage, elle ſe rapproche beaucoup. Tous les fonds ſont repartis en quatre claſſes ſuivant leur valeur, & généralement eſtimés comme il ſuit.

Les fonds de premiére valeur, ſont les bonnes vignes, & les bonnes prairies, dont l'arpent

pent paye 5 quarts de quarteron de grains d'épautre de cenſe, eſtimé prix moyen en argent 30 bz. Un arpent de vigne ou prairie de valeur médiocre, ou de bon champ, eſt taxé à 3 quarts de quarteron du même grain, ou 18 bz. Un arpent de mauvaiſe vigne ou prairie, ou champ médiocre 2 quarts de quarteron, évalué 12 bz. & les mauvais champs 1 quart de quarteron l'arpent, ou 2 quarts d'avoine. La contenance du quarteron ſe trouve dans la ſection du commerce.

L'intèrèt des fonds doit être proportionné à leur valeur, celle-ci à leur rapport; mais cette règle n'eſt pas générale. Où l'état, le beſoin ou la fortune des habitans fixe le prix des fonds, celui-ci paſſe ſouvent leur prix intrinſeque, de façon qu'ils rapportent à peine la moitié de ſon intèrèt. Dans ce pays comme par-tout ailleurs cet intèrèt varie; cependant l'intèrèt des lettres de rentes ſur les fonds hypothéqués étant fixé par le Souverain à 5 pour 100. le produit net des fonds ne peut être évalué à moins dans un pays où tous les fonds preſque ſont hypothéqués. Les riches qui comptent l'aſſurance de leur ſuperflu pour beaucoup,

peuvent le placer ſur petit intèrêt en fond, & agiront toujours plus prudemment pour eux, & plus avantageuſement pour la patrie, qu'en le prêtant à l'étranger à groſſes rentes. Cet intèrêt des lettres de rentes fixé par l'ordonnance de 1724 n'a pas varié depuis, & je ne trouve pas, qu'il ait été plus bas auparavant.

Les payſans à qui leur ſituation ne permet pas de cultiver leurs terres, les admodient pour la moitié de leur produit; c'eſt ſur ce pied que ſont les fiefs qui appartiennent au Souverain: le payſan donne la moitié de la récolte, déduction faite des ſemences, pour prix de ſon adjudication. Il n'y a plus de fiefs particuliers. Tout le pays eſt ſujet aux corvées; mais dans les fiefs maſculins le partage a lieu de tems immémorial; ainſi donc l'indiviſibilité des fiefs n'apporte aucun obſtacle à l'agriculture; mais bien, d'un autre côté, leur diviſibilité à l'infini: pour la prévenir, & remédier à ſes inconvéniens en favoriſant la réunion des piéces détachées, je ne ſçais d'autre moyen que d'accorder, ſauf quelques réſtrictions, au voiſin, la préférence après celui qui jouït d'une portion du fief, ſur le parent de ſang. S'il n'y avoit point

point de réſtriction, on retomberoit dans l'inconvénient contraire, & les vaſtes domaines ſont auſſi préjudiciables à l'agriculture que la ſubdiviſion ſans bornes des terres. Il n'eſt pas aiſé de déterminer la force d'une maiſon de payſan: Il peut ſoigner & entretenir plus de pâturages & de prairies que de champs. Il me ſemble que dans ce pays aucun ne devroit poſſéder plus de 24 arpens, & c'eſt ainſi qu'on calcule une maiſon de payſan, 6 arpens de terres labourables pour chaque ſole ou pié, & en tout 6 arpens de prés: ces terres ſe cultiveroient avec la moitié moins de peine & de fraix, ſi elles étoient en mas, qu'éparpillées comme elles le ſont préſentement, ſouvent à une lieue loin, l'une de l'autre.

Il eſt difficile de déterminer la proportion qu'il doit y avoir dans un pays entre les prés & les champs, lorſque les terres ſe trouvent ſi différemment diſtribuées. J'ai indiqué plus haut, ce que l'on exige pour une maiſon de payſan, dans un des plus riches villages en prés. Quand les prés manquent, les pâturages doivent y ſuppléer, & au défaut de fourage: c'eſt la raiſon pour laquelle les payſans d'ici

en

en ſont ſi avides, que ſouvent ils n'enſemencent pas leurs champs & préférent de les laiſſer pour pâturages, au très grand préjudice de l'agriculture ; de façon qu'ils ſacrifient la nourriture de pluſieurs perſonnes à l'entretien périlleux d'un bœuf, au lieu de penſer à s'en épargner l'achat, ou à augmenter leurs fourages : ils pourroient faire l'un & l'autre par une œconomie raiſonnée ou par l'établiſſement de prés artificiels. Un bon payſan tient ordinairement 2. vaches, 3 ou 4 bœufs, en tout 6 bêtes, quand il a des pâturages ; il nourrit avec celà 1 ou 2 veaux. Un demi payſan tient une vache, 2 bœufs, joint l'attelage d'un autre au ſien pour labourer ſes terres : il y en a plus de ceux-ci que des premiers dans le Bailliage. Le journalier qui ſouvent a plus d'une moitié de maiſon & eſt mieux qu'un demi payſan, fait accord avec un autre payſan pour les charois néceſſaires à l'exploitation de ſes terres : celui-ci eſt ſon charetier, dont il eſt en échange l'ouvrier, parcequ'il lui paye ſes charois par ſes ouvrages : le bétail n'eſt point en proportion avec les terres à pâturages. L'on nourrit en hyver les bêtes de trait, avec de la paille, & en été on les envoye au pâturage. Voilà comment le payſan entretient ſes bêtes.

Le

Le foin n'eſt gueres pour les bœufs, le pays en fournit à-peine pour l'entretien des vaches.

Des Prés.

Je n'entreprendrai point dans les articles ſuivans de ſatisfaire à toutes les queſtions propoſées par la Société : cela me meneroit à un ouvrage qui eſt au-deſſus de mes forces & qui ſe trouve déja exécuté, en pluſieurs points, dans d'excellens traités faits par de très habiles gens. Mais je me contenterai de faire voir quelle eſt l'œconomie des gens de ce pays, à quelques égards. Sans aprécier leur conduite & leurs uſages, je donnerai mes remarques, comme des doutes & des objections, & ſous la forme de demandes & de réponſes je tâcherai, ſuivant ma coutume, d'inſtruire les gens de la campagne & moi-même plûtôt que par des préceptes & des axiomes & ſous la forme d'une inſtruction.

Les prés ſecs ſe fauchent une ou deux fois, ſelon qu'ils ſont riches en herbes; mais la rareté des fourages ne permet pas aux propriétaires, de les ouvrir & de les enſemencer. Les expériences que l'on a faites prouvent la bonté de cette méthode, même dans ce pays. La di-

ſette

ſette d'engrais ne permet pas non plus de les fumer, & le droit des ſoles empèche de convertir en prés des champs, qui y ſeroient très propres. Après la moiſſon on les abandonne au bétail.

Ne ſeroit-il pas poſſible de découvrir des ſources, d'en conduire les eaux, d'employer la marne, la chaux & le gyps pour rafraichir les prés, les améliorer & les enrichir ? Ce peuple a ſous ſes yeux & dans ſes mains ces ſources de richeſſes, on lui en a fait voir l'uſage, on lui en a démontré les avantages, mais c'eſt au tems à faire voir ce que l'on gagnera par-là, ſur la force de l'habitude & des préjugés. Ces prés ſont mal ſoignés & point entretenus : l'on connoit les prés artificiels & les payſans en ſont rédevables aux meſſieurs. C'eſt dans le voiſinage des villes, qu'on établit les premiers prés de treffle, ou de ſemence, ou en y répandant de la marne. Ce ſont leurs voiſins du canton de Bâle, qui leur ont appris la culture de l'eſparcette, avantage d'autant plus grand pour ce pays, que c'eſt une herbe qui s'accommode très-bien d'un ſol ferrugineux & par lui-même aride, où le manque de fourage ſe fait ſentir le plus & qui

ne

ne vaut rien pour toute autre plante. Les atterriſſemens le long de l'Aar ſont très propres au treffle, ſi l'on prenoit la peine de les fumer ou de les marner.

L'on trouve dans la partie orientale, par-ci, par-là, des prés arroſables. Pourquoi n'en trouve-t-on pas davantage? l'eau manque-t-elle dans un pays ſi montueux? le payſan en connoit l'uſage & le prix. D'où vient donc néglige-t-il de les chercher & de les diriger convenablement? En voici les raiſons: 1 la trop grande diviſion des fonds; le payſan trouve qu'il ne vaut pas l'argent & la peine qu'il lui couteroit de ramaſſer des eaux, de faire des conduits pour 1 quart ou, tout au plus, la moitié d'un arpent qu'il poſſéde. 2. Son trop grand éloignement de ſes poſſeſſions. Il coute au payſan trop de tems pour aller les égayer au loin, ſur-tout avec des voiſins très-peu ſcrupuleux. 3. L'envie & la jalouſie qui les empêchent d'entreprendre, à forces réunies, quelque ouvrage d'une utilité publique.

Les plus grands obſtacles qui s'oppoſent à l'établiſſement, à la culture & a la multiplication des prés, ſont les mêmes que ceux que

rencontre

rencontre l'agriculture, ſavoir les communes & le droit d'aſſoler. Ne ſont-ce pas les mêmes qui gênent la propriété, qui empêchent toute amélioration, & le poſſeſſeur d'en faire uſage, d'en tirer le plus grand revenu & qui diminuent la valeur des fonds? la communauté profite-t-elle de ce que le payſan perd, par ce droit de pâture commune? qu'eſt ce qu'en eſt la privation au prix de celle des récoltes ſuivantes? Eſt ce qu'une piéce de terre que le payſan peut cultiver librement, à ſa fantaiſie, à ſa maniere & ſuivant ſes vues d'intérêt, ne vaut pas le double, que lorſqu'il eſt réduit à la travailler, ſuivant qu'il lui eſt préſcrit, ou contre ſa maniere & ſon intérêt; ou bien à la laiſſer inculte, à la laiſſer ravager? ces raiſons jointes à la diſette de fourages, au beſoin de prés & à l'impoſſibilité d'en avoir, tandis que ces obſtacles ſubſiſteront, ont engagé les 9 communautés de ce Bailliage, pour lever ces obſtacles, pour avoir la permiſſion d'enclore les terres & de les affranchir du parcours, de recourir à la bonté du Souverain, qui a bien voulu leur accorder cette grace, moyennant le dixiéme denier de la valeur des terres, & qui en a généreuſement excepté celles des pauvres. Les

ſuites

ſuites néceſſaires d'une ordonnance auſſi ſage, ſeront la multiplication des prairies, du fourage, du bétail, des engrais, & l'amélioration des champs: changemens qui donneront une tout autre face à l'agriculture.

Ce peuple n'entend pas l'engrangement & la conſervation des fourages auſſi bien que le peuple des montagnes, qui en fait ſon occupation la plus importante, au-lieu que les autres n'en font qu'une occupation acceſſoire.

L'on commence à ſe faire une affaire ſérieuſe de la multiplication des fourages, au moyen de l'amélioration des prés, des engrais artificiels, & des nouveaux fourages, mais le citoyen plus que le payſan: cependant l'on eſt encore obligé de ſuppléer à la diſette des fourages, au printems, par l'herbe des champs qu'ils ont grand ſoin de cueillir & de ramaſſer; en automne, par les feuilles des vignes, & en hyver par les raves & la paille.

Comme le payſan n'a pas du fourage de reſte, l'on en vend très peu. Le prix ordinaire du quintal eſt de 15 à 18 batz: 10 quintaux comptés pour une toiſe, coutent 10 à 12 florins.

rins. L'on ſait auſſi peu ce que c'eſt d'admodier des vaches, que d'admodier des montagnes. Eſt-ce que ſur les montagnes les terres vagues, les champs transformés en paturages à vaches, ne rapporteroient pas davantage qu'exploités comme ils le ſont? ou ſont-ils trop pierreux & ſecs? en ce cas ne ſeroient-ils pas mieux cultivés qu'ils le ſont, ſi de toutes ces pieces raſſemblées, l'on en faiſoit de petites métairies?

Des champs.

Le labourage tout pénible qu'il eſt, eſt l'occupation favorite de ce peuple; le maître ne la laiſſe pas à ſon valet, & cet art eſt porté, comme tout art qui eſt en honneur, à un haut degré de perfection: il n'eſt pas douteux que quelqu'un, qui l'entendroit à fond, ne le portât encore à un plus haut degré, s'il en avoit les moyens. A ce peuple il ne manque ni la diligence, ni les connoiſſances: chaque champ preſque a un autre ſol; celui-là demande une culture différente, celui-ci d'autres inſtrumens, que la pauvreté interdit au payſan qui ſauroit aſſez comme il doit s'y prendre, mais qui ſouvent eſt obligé, faute d'inſtrumens, de faire ſon ouvrage avec deux-fois plus de peine.

Par

Par ex. les fortes terres ſont aſſez communes, la herſe à pointes de fer y conviendroit merveilleuſement, à peine y en a-t-il 3 dans tout le Bailliage. Pour ſuppléer à ſon défaut, le laboureur eſt obligé de faire paſſer deux-fois ſa herſe de bois. Un champ doit être labouré différemment, ſuivant ſa qualité, les terres fortes plus profondément que les terres légeres: ordinairement on les laboure à plat ſuivant la longueur avec de fortes charrues attelées de 3 à 4 bœufs, ſuivant le labeur ordinaire des ſoles. Le payſan donne à ſes jacheres quatre labours, le premier s'appelle rompre, jacherer (*brachen*); le 2d. retourner (*kehren*); le 3me *ſtrauchen*, labourer à larges ſillons, & le 4me labourer pour ſemer (*zur Saat fahren*): autant qu'il eſt poſſible, il exécute ces différens ouvrages, par un tems ſec, & les regarde comme perdus, principalement le dernier, s'il ſe fait par un tems de pluye, parceque la terre argilleuſe, qui fait ordinairement le fonds des champs & qui naturellement pouſſe quantité de mauvaiſes herbes, ſe durcit tellement au ſoleil, après la pluye, que la ſemence ne peut pas germer, ni le germe pouſſer des racines & croître: dans ce cas, la herſe ne rendroit-elle pas un bon ſer-

vice? il ne manque que l'argent & le tems. Pour un pareil ſol, il faudroit une herſe de fer, maîs cela coute de l'argent. L'ouvrage devroit être fait ſoigneuſement; mais cela demande du tems, & alors, quand le tems eſt beau, le payſan a de l'ouvrage par-deſſus les yeux.

Les champs ſe labourent la premiére fois à ſillons étroits & profonds, de même la 2de fois, mais moins profondément, moins encore profondément la 3me fois, mais à larges ſillons, & la 4me fois comme la 1ere à ſillons étroits & profonds; après quoi on les enſemence par un tems ſec & on les herſe avec 2 herſes, l'une au bout de l'autre. Cette façon de herſer eſt très bonne pour enfoncer la ſemence & égaliſer le terrain. La 2de année après la moiſſon des grains d'hyver, on laboure les chaumes à larges ſillons, pour les enterrer, & une 2de fois à ſillons étrois, pour y ſemer du ſeigle: mais ſi on vouloit les mettre en avoine, on les laiſſe repoſer juſqu'au printems: alors on les laboure la 3me année, profondément, & tout-de-ſuite on ſéme l'avoine qu'on enterre avec la herſe. Après la moiſſon du ſeigle, on renverſe la terre pour y ſemer des raves.

La

La maniere de cultiver les bleds, dans ce pays, n'a qu'un ſeul défaut, mais il eſt très conſidérable, c'eſt le manque d'engrais. La plûpart des champs ne ſont point fumés, & les autres pas aſſés. Les habitans tâchent de ſuppléer à ce manque d'engrais, par des labours plus fréquens; il vient du manque de prés, de ce qu'ils employent la paille, comme fourage, & de ce que les vignes prennent preſque tout leur fumier.

Celui que les habitans eſtiment le plus, eſt celui des bêtes à cornes, & je crois effectivement que c'eſt le meilleur pour leurs terres calcaires & par conſéquent chaudes. Il eſt auſſi le plus commun, parce qu'on garde peu de chevaux, qui, d'ailleurs, ſont toujours au charroi, ou à la pâture. Dans les juriſdictions de Densburen & de Thalheim où les terres ſont hautes, argilleuſes & froides, le fumier de cheval conviendroit mieux. Eſt-ce que, dans ces pays montueux, les chevaux ne devroient-ils pas être préférés pour les labourages aux bœufs? d'autant plus qu'il me paroit que les pâturages de ces lieux-là, leur conviendroient mieux qu'aux bœufs. L'uſage de la marne eſt connu des habitans, pourquoi ne s'en ſervent-ils pas

d'avantage, auſſi bien que du mélange des terres pour bonifier l'une par l'autre? dans la juriſdiction de Veltheim, ils enlévent en hyver, quand elles ſont gelées, les mottes de terre qui ſe forment dans les prairies par les irrigations, & les répandent ſur leurs champs. Ils engraiſſent leurs vignes plus avec de la terre qu'avec du fumier. Depuis peu de tems, ils ont appris, par des expériences réitérées, l'utilité de la chaux & du gyps, dans les terrains argilleux & humides, & ſur-tout dans les vieux prés. C'eſt un avantage que ce pays ſentira un jour.

Le moyen le plus efficace que ces gens employent pour ſuppléer au peu d'engrais qu'ils ont, eſt l'eau de fumier, qu'ils ont le plus grand ſoin de recueillir & d'augmenter, & qu'ils ſavent très-bien employer. Ils font leurs creux pour la recevoir, hors des étables, en plein air, dans leſquels ſe rend l'eau des fumiers & des étables qui fermente mèlée avec l'eau de pluye. C'eſt là qu'ils jettent tous les immondices des hommes & du bétail, qu'ils remuent de tems en tems, & dont ils ſe ſervent ſuivant leurs beſoins. Ils l'employent en toute ſaiſon, mais principalement en hyver, qu'ils la répandent ſur

la

la neige, & ſon effet ſe remarque aiſément ſur toutes les places qui en ont été arroſées. Cette maniere de recueillir l'eau de fumier ne vaut-elle pas mieux que celle de la recueillir dans les étables, laquelle, ſuivant moi, ne peut qu'être préjudiciable aux bêtes & aux bâtimens? Ne conviendroit-il pas de couvrir ces creux, tant pour favoriſer la fermentation, que pour en empêcher l'évaporation? les payſans croyent ici le contraire. Ils n'ignorent pas non plus d'autres engrais artificiels, mais leur rareté & le manque de facultés font qu'ils ſont ſi peu d'uſage, qu'ils méritent à-peine qu'on en faſſe mention par raport à l'agriculture. Ne ſeroit-il pas avantageux, dans un pays où les engrais ſont ſi rares, de baigner les ſemences dans une eau de leſſive? on tranſporte, en été, le fumier ſur les champs, après qu'ils ont été tournés, & on l'enterre par un 3me labour. Ne ſeroit-il pas mieux de ne le porter & de ne l'enterrer qu'en automne, lorſque la chaleur eſt modérée, & qu'il a eu plus de tems de ſe conſumer en tas? il ne ſe ſecheroit ni ne s'évaporeroit pas tant; ceux qui veulent défendre la pratique ordinaire par d'autres raiſons que la coutume, répondent que le fumier pourri ne pénètre pas ſi avant dans

la terre, n'y dure pas ſi long-tems, vaut moins dans les fortes terres. Quant au tems, ils alléguent que depuis que les moiſſons commencènt, juſqu'à la fin des vendanges, ils ſont accablés d'ouvrages, & qu'ils n'ont pas d'autre tems pour tranſporter leurs fumiers. Ces excuſes ſont mieux fondées dans ce pays que dans d'autres, où le labourage demande moins de travail & eſt moins généralement lié avec la culture des vignes. Mais l'engrais des champs eſt-il un point ſi peu important, pour qu'on ne doive y donner que ſes heures perdues? Le payſan, au lieu de laiſſer ſon fumier pendant 15 jours ou ſouvent 3 ſemaines ſecher ſur la place, ne gagneroit-il pas à l'enterrer immédiatement après l'avoir repandu, & ne vaudroit-il pas mieux, le tranſporter en hyver ſur les champs éloignés & le tenir là entaſſé à l'ombre dans un endroit commode, pour pouvoir être répandu & enterré plus promtement en été? Dans les guerets, ces gens plantent des fèves de champ, des pois, des veſſes, & ſement des raves dans les champs de ſeigle, non point dans la vue d'engraiſſer la terre, par leur moyen; mais pour leur uſage & celui de leurs bêtes: ne regarderoient-ils pas comme un inſenſé celui

qui

qui leur conſeilleroit d'enterrer ces richeſſes ? Je n'ai pas trouvé que cette eſpèce d'engrais réuſſiſſe dans les terres calcaires, & n'en ai pas fait l'eſſai dans les terres argilleuſes. Certainement l'avantage qu'on en tireroit, ne ſeroit pas à comparer à celui que leur procurent & le frait & la paille.

Ils connoiſſent auſſi l'utilité des gazons, pour engrais ; mais ne ſeroit-elle pas plus grande, s'ils entaſſoient ces gazons & les laiſſoient pourrir, avant que de les porter ſur les champs? Ils ne ſavent guères ce que c'eſt que de les bruler : ces cendres effectivement font plus de tort aux terres ſeches & chaudes, que de bien aux terres humides.

Ils eſtiment que le meilleur tems pour ſemer eſt depuis la mi-Septembre juſqu'à la mi-Octobre, mais c'eſt au tems qu'ils font le plus d'attention : ils devroient en faire plus encore à la ſituation de leur pays : par un manque de cette attention, il arrive que les habitans des montagnes ſement trop tard : double préjudice pour eux : d'abord par rapport au tems. Si le tems qu'ils ont deſtiné à cette opération, n'eſt

pas favorable, ils ſont obligés de travailler leurs terres trop tard, & ſouvent ils ne les peuvent pas. En ſecond lieu par raport aux grains, qui ſur les montagnes & dans de fortes terres n'ont pas, en hyver, le tems de pouſſer des racines & de prendre de la force, d'où il arrive qu'ils ne peuvent pas reſiſter aux gelées du printems.

Ils ne ſont point pour ſemer beaucoup, ou épais, avant l'hyver, ni même au printems, ils croyent que cela ne donne que de la paille foible & des grains légers; quant à ſemer épais, ils ont fort raiſon; mais quant à ſemer beaucoup, ils ſe trompent, l'expérience, au moins, que j'ai faite depuis le tems que je vis parmis ce peuple, le démontre. Par la raiſon même qu'ils ſement tard, ils doivent ſemer épais, afin qu'il leur reſte quelque choſe au printems, dans la terre, & alors, ſi l'hyver & le printems ſont favorables, il ſe trouvera qu'ils auront ſemé trop épais: s'ils ſemoient de meilleure heure, en ſemant beaucoup, ils auroient moins à craindre les tems contraires & ils pourroient épargner beaucoup de ſemence: quoi qu'en général, ils ne ſement pas beaucoup. Ordinairement ils mettent

mettent 8 quarterons d'épautre ſur 40, 000 pieds quarrés, 4 quarterons de ſeigle, autant d'orge & d'avoine, le tout à la main: c'eſt ce qu'ils entendent très bien: Ils ne ſavent ce que c'eſt que de préparer leurs ſemences, de les faire tremper, de les changer; mais ils ont la ſageſſe de ne choiſir que les plus beaux grains, labourent profondément pour ſemer & herſent ſoigneuſement le champ. Le travail & la diligence n'eſt pas ce qui manque chez eux, mais l'art & les connoiſſances qui ſouvent leur abrègeroient & faciliteroient le travail.

Dans les montagnes l'on ſème l'épautre dans les terres qui ont repoſé, après cela vient l'avoine, ou le ſeigle ſi c'eſt dans les plaines. Dans les terres qui ſe repoſent, ils ſement en quantité du chanvre, du lin, des fèves, des veſſes, du colſat, du pavot, des pommes de terre &c. & les jacheres par-ci par-là, reſſemblent aux plus beaux jardins. Cette culture n'eſt-elle pas préjudiciable à celle des grains? bien des gens le croyent & paroiſſent avoir raiſon, d'autant qu'on obſerve que l'année ſuivante donne notablement moins de bleds. Mais il s'agit de ſavoir ſi les productions précédentes ne dédommagent

pas,

pas, & même au double, de la diminution en bleds de la récolte ſuivante, perſonne, je crois, ne le niera. Cette culture procure donc un avantage réel au laboureur, pourvû qu'elle ne l'empêche pas de préparer à tems ſa terre, pour produire des grains, ce qui arrive quelque-fois dans des étés tardifs ; mais c'eſt ſur-tout aux pauvres payſans qu'elle eſt avantageuſe, puiſque de cette façon ſa terre lui rapporte tous les ans. Les payſans ſement & plantent dans les jacheres des ſemences huileuſes & des fruits de terre pour leurs beſoins domeſtiques, ils laiſſent repoſer le reſte : ainſi l'épautre, le ſeigle, l'avoine & les fèves ſont les plus communes productions de ce pays. L'on ſeme auſſi un peu de froment & d'orge ; des pois & d'autres légumes, en grande quantité, mais des raves & des pommes de terre, ils en ſement des champs entiers, ſur-tout de ces derniéres, qui demandant beaucoup de fumier, font par-là du tort à la culture des bleds. Telles ſont les plus grandes reſſources qu'ont les pauvres qui n'étant connues que depuis une zone d'années, les habitans ne peuvent pas comprendre comment leurs peres ont pû ſubſiſter ci-devant. Ce ſont elles qui avec les ſoins paternels du Souverain, ont garanti, depuis quel-

quelques années, les pauvres de la plus horrible famine. L'on recueillit en 1770, dans le Bailliage de Schenkenberg, plus de 100, 000 quarterons de pommes de terre.

L'on eſt fort ſoigneux d'arracher dans les bleds les bonnes & les mauvaiſes herbes, & il n'eſt aucun peuple auquel cet ouvrage ſoit plus utile. On lave les bonnes, & l'on s'en ſert pour fourage, & dans les tems de diſette les hommes partagent ce butin avec les bêtes. Une petite fille diligente en nourrira une vache, pendant quelques ſemaines, dans le tems qu'on n'aura ni fourages, ni pâturages.

Les cauſes des maladies des bleds ſont auſſi inconnues à ce peuple que leurs remédes; & quoi qu'il ne ſoit pas auſſi ſuperſtitieux que d'autres, il faut cependant que la lune, le ſoleil & les étoiles ſoyent réſponſables de tout ce dont il ne veut pas être la cauſe, ou dont il ne connoît pas la raiſon.

Les rapports entre les champs & leur produit, entre les récoltes & les ſemences, entre les bleds & les gerbes ſont déterminés ſi différemment & ſont effectivement ſi differens, que

le

le produit d'un arpent ne peut pas être évalué avec quelque certitude. Un champ qui eſt eſtimé bon dans un lieu, paſſera pour médiocre, dans un autre : il coutera la moitié moins qu'un autre, quoi qu'il raporte tout autant. La valeur d'un champ devroit ſe règler ſuivant ſon produit, & le prix ſuivant la valeur ; mais ſa ſituation, les rédevances dont il eſt chargé &c. font que le prix vàrie continuellement. Un champ de la contenance de 40, 000 pieds quarrés ſur lequel on fera 120 gerbes & plus, paſſe pour bon : celui qui en donnera 80 juſqu'à 120 eſt eſtimé médiocre : s'il en donne moins de 80, il paſſe pour mauvais. Mais qu'eſt-ce qu'une telle eſtimation ? qu'eſt-ce qu'une gerbe ? l'un les fait deux-fois plus groſſes qu'un autre. Quand on conſidére combien le travail, le tems, contribuent à la fertilité, cette eſtimation devient encore plus incertaine. Je ſuppoſe d'abord une ſaiſon favorable, & qu'un champ ſoit bien travaillé, c'eſt-à-dire, labouré quatre-fois, fumé convenablement, à raiſon de 8 charges de fumier de 32 pieds quarrés, ſur un arpent, & enſemencé avec 8 quarterons d'épautre, bon grain, qui pèſeront 130 à 140 lb. & que la gerbe rende un quarteron. Si l'on fait 100 gerbes ſur ce

champ,

champ, c. à-d. 12 pour 1, ce champ paſſera pour très riche: ſi l'on en fait 80, il paſſera pour bon; & ſi l'on n'en fait pas paſſé 60, il paſſera pour mauvais. Voilà la maniere la plus ſûre que j'aye trouvée de déterminer la valeur d'un champ dans ce pays, où le préjugé & l'interêt font qu'on ſe trompe & qu'on trompe les autres, auſſi bien qu'ailleurs.

Un champ doit donner, l'année qu'il porte des grains d'hyver, le double de ce qu'il doit donner, quand il porte des grains d'été. La 3me année, il coute beaucoup de peine & ne rend rien. La 1ere année doit donc produire & être comptée pour deux.

Tous les grains ſe coupent ici avec la fauſille. Dans un pays auſſi pierrieux, l'on perdroit plus qu'on ne gagneroit à ſe ſervir de la faulx. Il en coute pour moiſſonner un arpent d'épautre, en argent, pain & vin, 3 florins: un arpent de ſeigle, 2 florins, & d'avoine 1 florin, lorſque le pain & le vin ſont à un prix modique & que l'ouvrage eſt bien fait.

Il règne parmi ce peuple un préjugé bien extraordinaire au ſujet des pierres: ils s'imaginent

ginent qu'elles contribuent à la fertilité, au point que ſi on les enlevoit & qu'on en purgeât un champ, l'on ſeroit obligé de les y ramener & de les repandre de nouveau, pour lui rendre ſa premiére qualité. Il eſt vrai que les pierres ſervent à ameublir leurs terres fortes & contribuent à leur humidité, ſur-tout les pierres calcaires: il eſt vrai auſſi qu'ils ne finiroient jamais, s'ils vouloient enlever toutes celles qui leur paroiſſent nuiſibles; & que différentes productions, particuliérement les raves, réuſſiſſent le mieux dans les champs pierreux. Mais que l'on me diſe, à quoi ſervent des cailloux de 10 à 20 lb. quî ſont des encombres au laboureur & au moiſſonneur, ſans parler d'autres inconvéniens. Il ſe perd, ſur de pareils champs, le quart de la paille, qui payeroit le moiſſonneur.

Les grains ſont de garde, quand ils ſont bien nourris, bien mûrs ſur le champ, cueillis bien ſecs, battus de même, & ſerrés bien nettoyés dans un grenier ſec & bien airé. On le conſervera bon, s'il n'eſt pas trop amoncelé, & ſi on le remue au printems & en automne, par un tems ſec. L'on ne devroit jamais ſans un extrême beſoin faire ſa proviſion de grains qui

ont

ont souffert, sur pied ou pendant la moisson, des maladies ou d'autres accidens. L'on se sert de cribles à pied dans la grange & du crible à main dans les greniers, contre les insectes, le charbon & autres poussieres pernicieuses: l'on trouve les premiers chez quelques paysans, mais le dernier leur est inconnu. Les grilles aux jours des greniers sont bonnes contre les papillons & les oiseaux, & les contrevents, contre l'humidité de l'air, la neige & la pluye. En s'en garantissant l'on fait une chose plus contraire aux insectes que ne l'est l'obscurité.

L'on ne se sert pas de beaucoup d'expédiens pour conserver les bleds, dans ce pays, où personne ne pense à faire des provisions. Plusieurs n'en font pas même pour une année. La plûpart ont mangé leurs bleds d'avance, & attendent la moisson avec impatience, pour la remettre aux boulangers & aux meuniers, afin d'avoir crédit jusqu'à la suivante. Ils ne savent ce que c'est que des greniers. Ils tiennent leur provision sous le toit dans quelque coin, avec tant de négligence que les souris & les voleurs ne trouvent aucun obstacle pour l'attaquer. La meilleure maniere de la conserver & la moins cou-

teuſe ſont de fortes caiſſes couvertes, qu'on peut placer dans quelque lieu ſec de la maiſon, qui prennent peu de place & dans leſquelles des grains bons & purs peuvent ſe garder pluſieurs années, mais il faut, qu'elles ſoyent bien garanties de l'air & du jour. J'approuve beaucoup la précaution que prennent les payſans, dans d'autres pays, de mettre en ſûreté, hors de chez eux, dans des bâtimens ſéparés, leurs meilleures proviſions de bouche, & leurs meilleures uſtenciles.

Les cauſes de la dégéneration des bleds, ſont les mauvaiſes ſemences, l'effrittement de la terre, la mauvaiſe appropriation du terrain & les ſaiſons contraires. Il n'eſt pas en notre pouvoir de changer les dernieres; mais nous avons en main les remédes contre les premieres, ſavoir, le choix des ſemences, du terrain, de la ſituation. L'expérience nous démontre la néceſſité & l'utilité du changement de ſemences & de terrains: il faut toûjours ſe procurer des ſemences d'un climat plus froid & plus rude: c'eſt ce que le payſan ſait bien, mais à pure perte. Par avarice, ou par inattention, il n'achetera pas ce qu'il a ſous la main.

On

On plante peu de mays & point de tabac : tous les deux viendroient bien dans la partie orientale du Bailliage, & l'on pourroit en plusieurs endroits cultiver le premier, dans les montagnes. Il y a assez de mains désœuvrées, mais les engrais manquent. Les journaliers & les pauvres qui pourroient s'en occuper, aiment mieux planter des fruits de terre & préférent l'occupation de filer & d'être tisserans qui dure toute l'année & qui les nurrit, à une autre telle que l'agriculture qui ne les occupe que pendant un certain tems, dont le produit est exposé à tant d'accidens & qui est si casuel. La plus grande consommation de tabac qui se fasse dans ce pays, est de tabac en poudre, plûtôt que de tabac à fumer.

Des Vignobles.

Il y a par-tout des vignes, au pied des montagnes, seulement trop pour l'agriculture & principalement pour les mœurs. Leur culture fait l'occupation favorite de ce peuple & lui est nécessaire pour son œconomie. Le vin est la seule production du pays, dont il puisse faire de l'argent & acquitter ses taxes & ses censes.

On ne peut pas lui reprocher qu'en cultivant les vignes, il faſſe du tort aux autres cultures. La ſituation de la plûpart des vignes eſt telle que leur ſol ne pourroit pas être mieux employé. En pluſieurs endroits il ne ſeroit pas poſſible de faire paſſer la charue, vû leur fond de rocaille & leur giſement eſcarpé, celui qui pourroit, quoi qu'avec beaucoup de peine, valoir quelque choſe pour le bled, ne rapporteroit pas autant en bled qu'en vin, & les meilleures vignes ne pourroient faire que des champs médiocres.

Les vignes s'entretiennent ici, de provins: c'eſt ce qu'on appelle *Graben*, faire des creux. Cet ouvrage ſe fait avant ou à la ſortie de l'hyver. Au printems, auſſitôt que le tems le permet, on taille la vigne, & même avant l'hyver, dans les places chaudes & printanieres. Ce travail ſe fait différemment, ſuivant la qualité des vignes. On taille les vignes des meilleurs plants, très bas, & on ne leur laiſſe que deux yeux au plus 3. Les vignes moindres ſont tenues plus hautes & on leur laiſſe plus de boutons : on tient celles-ci en berceaux, par des poteaux de bois dur & fort. D'abord apres que les vignes ſont taillées & que

la

la terre eſt ſeche, on les foſſoye pour la premiere fois. Six ſemaines après, on les ébourgeonne; vers la St. Jean on les lie, on les foſſoye pour la ſeconde fois, & pour la 3me fois après la St. Jacques, ce qu'on appelle *Rühren*. Quinze jours avant les vendanges qui tombent ordinairement vers la mi-Octobre, on ferme les vignes & on établit des gardes. De toutes les poſſeſſions des payſans, les vignes ſont la plus précieuſe, celle qui leur eſt la plus chere & qu'ils cultivent avec prédilection. Une faute que font la plûpart, c'eſt de planter dans leurs vignes des choux, des fèves, du mays, du chanvre &c. à la vérité dans les places vuides: il vaudroit bien mieux les garnir de provins, ou de boutures; mais le préjugé où ils ſont que les plantes venues dans ces endroits, ſont d'un goût ſupérieur, & le plaiſir qu'ils ont de ne jamais retourner les mains vuides de ce pénible travail, les empêchent de prendre ce ſage parti, ſans faire réflexion que ces plantes cultivées ailleurs avec le même ſoin, auroient tout autant de goût. Un provin raporte ſouvent la premiére année & à la 7me ou à la 8me il eſt dans ſa plus grande force & dure 50 à 100 ans. Le produit ordinaire d'une vigne de 40, 000 pieds quarrés, eſt de 6 à 8

Saumen. Celles dont le plant eſt d'une qualité inférieure rapportent plus & donnent plus de profit, c'eſt pourquoi elles ont la préférence. Les meilleures eſpèces de raiſins ſont ici le Servagnin rouge & blanc, les *Klepf* & *Plutzlautern*; les moindres ſont les *Elber*, gros & petits *Bürger*, *Hiltzkircher*, *Morſchen* &c. tous noms inconnus à 10 lieues d'ici.

Le ſol de la plûpart des vignes eſt d'une terre forte; c'eſt une glaiſe rouge mêlée de gravier ou de pierres calcaires plus ou moins; par conſéquent il eſt plûtôt froid que chaud & demande une année chaude & ſèche. Le vin eſt bien meilleur ſur les collines & les lieux en pente, que dans les lieux plus bas, tant à cauſe de la ſituation, que de la qualité des vignes. Celles de la moindre qualité, quoique d'un plus grand rapport, réuſſiſſent mieux dans la plaine & les lieux bas. Les vignes les plus cheres & celles qui donnent le meilleur vin ſe trouvent dans le diſtrict de Thalheim & de Schinzenach.

L'on fume les vignes tous les 3 ans, à raiſon de 12 charges de fumier pour un arpent. Ils ne ſavent ce que c'eſt que de ſe préparer des

engrais,

engrais, en faisant des tas de couches de terre & de fumier qu'on laisse pourrir; mais ils connoissent très-bien la maniére d'engraisser leurs vignes en y portant différentes terres & neuves; cette maniere est bonne, mais elle n'approche pas de l'autre. Il faut laisser ces tas de couches reposer, au moins une année, & afin que les couches de terre puissent être bien pénétrées par le fumier, on ne doit pas faire ces couches bien épaisses, pas plus que de 6 pouces. L'engrais le plus commun est le fumier de bêtes à cornes.

La maladie la plus commune des vignes, est la brûlure. La secheresse vient du défaut de sève, dans les années seches, & la pourriture vient d'une sève viciée dans les années trop pluvieuses. Cette maladie est bien plus pernicieuse que l'autre, parce qu'elle nuit à la plante & au fruit, au lieu que l'autre ne nuit qu'au fruit.

Du Chanvre & du Lin.

L'on cultive dans ce pays peu de chanvre & de lin, & pas assés pour le besoin. L'on ne trouve pas par-tout un terrain qui leur con-

vienne, le fumier eſt rare, le payſan trop occupé & les ouvriers trop pauvres. Ceux-ci gagnent plus à manufacturer des toiles de cotton, que de chanvre & de lin, quoi que celles-ci fuſſent doublement avantageuſes pour le pays, les matieres étant auſſi de ſon crû. Le chanvre & le lin qui vient dans ce pays, n'eſt pas d'une trop bonne qualité : cela ne viendroit-il point plûtôt de la façon de le cultiver, que de ſa qualité & du terroir, ſur-tout lorſque celui-ci eſt convenable. Les obſtacles dont nous venons de parler, ne ſont ni aſſez généraux, ni ſi inſurmontables qu'on ne pût, en pluſieurs endroits, cultiver ces plantes utiles en plus grande quantité. La fabrication en ſeroit plus avantageuſe à ce peuple & d'un produit plus aſſuré que celle d'une production étrangere. Pluſieurs eſſais ont fait voir que les graines étrangeres donnent de meilleures plantes que les graines du pays.

Des Jardins potagers.

Il n'eſt point de culture que ce peuple entende auſſi peu que celle des jardins. On ne peut rien voir de plus pitoyable que les leurs. Les ſeules plantes qu'ils cultivent ſont la poirée, au printems, & les épinars en automne. Une femme qui

qui a dans ſon jardin des ſalades & des laitues, eſt regardée comme une parfaite jardiniere. En revanche ils plantent des choux & des haricots dans leurs vignes, des raves dans les champs de ſeigle & d'orge, des courges & des melons d'eau, mais ſur-tout des pommes de terre, dans les jacheres. Celles-ci, avec les raves, paſſent chez eux, ſi-non pour les plus ſaines, au-moins pour les plus utiles plantes potageres : pluſieurs ménages s'en entretiennent pendant 4 mois & plus. Comme ils n'en cultivent pas d'autres, ils s'épargnent par-là beaucoup de peines. Ils conſervent les pommes de terre & les raves dans les caves, ou dans des creux qu'ils pratiquent dans quelque terrain ſec voiſin de leurs habitations & qu'ils couvrent de feuilles, de paille, de planches & de terre pour les garantir de la gelée. Comme les herbes de jardin ſont une nourriture ſaine & rafraichiſſante, ils devroient en planter davantage, au-moins pour le printems & l'été. Leurs malades ne feroient pas obligés dans cette ſaiſon, de ſe nourrir de légumes peſons & de pain ſec, alimens contraires à leur état. Pour ſuppléer au manque de plantes potageres, les pauvres vont au printems & en été aux champs cueillir des plantes ſauvages, comme

des orties, de la chicorée ſauvage, des laitrons, &c. Ils pourroient s'épargner cette peine, en s'appliquant au jardinage qui devroit être l'occupation des pauvres femmes & de ceux que leurs affaires domeſtiques retiennent au logis. Le voiſinage de quelques villes & de deux bains célébres, leur procureroit un débouché auſſi ſûr qu'avantageux.

Des Arbres fruitiers & des Vergers.

Les montagnes de ce pays n'étant pas fort élevées, le climat permet aux arbres fruitiers d'y venir. L'on trouve dans toutes les forêts, des arbres fruitiers ſauvages, & dans les campagnes cultivées, des arbres de bon fruit. Les habitans font grand cas de ceux-ci, & les multiplient tant qu'ils peuvent, mais ne ſavent pas en avoir ſoin. Les eſpéces les plus communes ſont les cériſiers, les pommiers, les poiriers qu'ils entent. Tous les villages ſont environnés de vergers & l'on trouve des arbres fruitiers entés le long des grands chemins & dans les hayes. Leur reſpect pour ces arbres va au point que par-tout où ils croiſſent d'eux-mêmes, ils les y laiſſent, au grand détriment de leurs poſſeſſions. Le noyer principalement eſt pour eux un arbre ſacré.

L'on

L'on en trouve dans les jardins même, & au milieu de leurs champs, où ils font plus de mal que de bien. Ce qui leur rend cet arbre si précieux, est l'huile qu'ils en tirent, qui leur tient lieu de beure, & son bois, dont se font la plûpart de leurs meubles : mais quelle que soit leur estime pour les arbres fruitiers, ils n'en ont pas plus de soin de leur entretien. Rien n'est plus fatal à la culture des arbres que le droit de parcours, qui en détruit par centaines. Si l'on vient jamais à bout d'abolir ce funeste droit, cette culture gagnera un point essentiel : cela est fort à souhaiter pour ce peuple, tant à cause de la quantité plus grande de bons fruits qu'ils se procureront, qu'à cause du bois qui leur manque assez généralement. Ils ne font ni cidre, ni poiré, ni ne distillent aucuns fruits comme des cerises, des grains de genievre &c. ou très peu. Ils sechent les fruits qu'ils veulent garder, & les mangent ainsi avec plaisir.

Des Enclos & des Hayes.

Si les enclos & les hayes peuvent être utiles & nécessaires, c'est certainement dans un pays, où la subdivision sans bornes des possessions peut jetter de l'obscurité sur leur possession ;

ſion; mais c'eſt préciſément cette ſubdiviſion illimitée des fonds & leur grande circulation, qui fait que les payſans négligent beaucoup de faire des enclos & des hayes; vaut-il la peine de faire une haye pour un 8me ou un 16me d'arpent qui peut-être ne vous appartiendra pas une année? Cette multiplicité d'enclos ne ſerviroit qu'à limiter trop les biens & à gêner le labourage. Où prendre, d'ailleurs, aſſez de bois, dans un pays où il eſt ſi rare? Voilà les objections que ce peuple fait & non ſans raiſon. Un abus en produit un autre, & une faute dans l'œconomie rurale eſt toûjours ſuivie d'une autre; mais, ne pourroit-on pas pour la ſûreté commune & pour éviter des difficultés & des procès, marquer les bornes d'une poſſeſſion par des pierres, ou par des foſſés? Eſt-ce que de grandes campagnes & des forêts ne valent pas la peine d'être délimitées par des hayes? Elles embaraſſent, il eſt vrai, ſur les ſoles, & ſont inutiles ſur les pâturages communs; mais elles ſont utiles pour les biens libres, & néceſſaires près des grands chemins. Toutes les hayes mortes ſont contre la bonne œconomie & le bien des forêts, au lieu que les hayes vives ſont pour leur bien: avant que les

forêts

forêts ſoyent entiérement dévaſtées, qu'on plante des hayes vives, c'eſt une attention qu'avoient nos ancêtres, dont l'on voit encore les veſtiges. Aujourd'hui, le pere va voler au Souverain, ou à la communauté, du bois que ſon enfant gardant les bêtes, lui volera à ſon tour, en automne. Ce peu de ſoin eſt d'autant plus reprehenſible, que les hayes vives viennent fort bien par-tout, quand on a ſoin de les bien faire, en choiſiſſant les arbuſtes & les arbriſſeaux les plus propres; qu'elles ſont la meilleure défenſe des poſſeſſions; qu'elles produiſent beaucoup de bois; qu'elles payent bien la peine & les fraix de la façon; qu'elles previennent le pillage & les diſputes, & qu'elles ſont autant favorables à l'agriculture qu'à l'œconomie, quand on les ſoigne bien. La plûpart des enclos ſe font au printems, de bois & de brouſſailles qu'on va prendre dans les bois, & qu'on vole en hyver pour bruler. Ils ont auſſi la pernicieuſe coutume de tailler les hayes, plates & larges au haut, ce qui fait une couverture qui étouffe les jeunes pouſſes & les rejettons, & rend la haye trop mince, au bas; au lieu que ſi on les tailloit de bas en haut, en les aminciſſant en forme piramidale,

elles

elles ſeroient par le bas épaiſſes & impénétrables, elles ſe renouvelleroient d'elles-mêmes & dureroient à perpétuité.

Des Inſtrumens d'Agriculture.

La pauvreté de ce peuple ſe fait remarquer principalement dans ſes inſtrumens d'agriculture: il a cependant tous ceux qu'il lui faut, mais miſérables. Ils conſiſtent en un char à fumier, une charue, une herſe de bois & un char à échelle, le tout leger & aſſez ſouvent mauvais. Ils ſe ſervent de la charue ordinaire, avec une oreille, qu'ils tournent quand ils veulent faire un autre ſillon. Le ſoc de la charue eſt tout de fer, fait en pointe de lance, mais qui eſt bientôt uſé, particuliérement dans un terrain pierreux. Ce ſoc a à ſa ſuperficie une arrête qui s'élève vers la tête. Cette forme eſt la meilleure, &, à mon avis, bien préférable à la forme conique dans les terres fortes & dans les legeres, qui rend cependant de bons ſervices dans les ſols pierreux. Ils font leurs ſocs fort peſans, parce que ſans cela, ils ſeroient bientôt uſés; preuve qu'ils ſont mal faits & de mauvais fer; s'il étoit meilleur, leurs ſocs ſeroient plus legers & de

plus

plus de durée. Le corps de la charue n'eſt pas ſi peſant, mais travaillé mal & groſſiérement, comme le reſte de leurs outils. Au lieu de herſes à dents de bois, ils devroient plûtôt en avoir à dents de fer, ſur-tout dans les montagnes, où les terres ſont très fortes. Leurs chars ſont petits, courts & bas, comme par-tout dans les montagnes. Tous les outils qu'ils manient, tels que hoyaux, pioches, pêles, haches &c. ſont petits & legers. Comme les femmes s'en ſervent autant que les hommes, & qu'ils n'ont pas le moyen d'en avoir de deux ſortes, il faut que ceux qu'ils ont, puiſſent ſervir aux uns comme aux autres. Ils n'ont aucune idée des perçoirs, des ſemoirs & de toutes ces machines nouvellement inventées. La pauvreté ne fait naître ni fleurir les arts. Il ne manque pas d'habiles ouvriers dans les villes voiſines, mais les payſans ne ſont pas en état de payer leurs ouvrages & ſe voyent obligés de ſe ſervir de bouſſilleurs. Il faut ajouter, que le payſan n'ira pas chercher au loin, ce qu'il a ſous la main, & cette pareſſe eſt d'un grand ſecours aux charlatans, aux ravaudeurs, & aux juifs. Dans d'autres pays où les payſans ſont riches, on en trouve peu, qui n'ayent à leur diſpoſition un ou pluſieurs ou-

vriers

vriers qui peuvent rendre ſervice à d'autres. Ici où tous ſont pauvres, il n'y en a aucun qui ſache ſe tirer d'affaire au moindre embarras, il faut avoir recours aux artiſans. Cela paroit contradictoire & cependant eſt très vrai. L'on devroit croire qu'ici les gens de métier doivent bien faire leurs affaires, rien moins; il leur faut faire des emplettes & mourir de faim à côté: il faut pour quelques florins faire des credits de quelques années, & gagner leur argent une ſeconde fois, en courant après. C'eſt un malheur pour ce pays de n'avoir pas parmi eux, quelques Seigneurs riches & intelligens, qui pourroient faire des tentatives & des eſſais, à leurs fraix, & qui quoi que ſans ſuccès, ſont toûjours utiles. Sans contredit des expériences qui nous apprennent ce qui eſt bon, praticable & avantageux, ſont utiles: elles ne le ſont guères moins, lorſqu'elles nous indiquent ce qui ne réuſſit pas, ce qu'il faut éviter ou diſcontinuer.

Des Travaux de la Campagne.

L'on ne connoit preſque pas les manouvriers dans ces contrées; nulle part ils ne ſont auſſi mal. Les payſans tâchent de s'en paſſer,

en

en faiſant tout par eux-mêmes & par leurs gens. S'ils ne peuvent pas faire tout eux-mêmes, & qu'ils ayent beſoin de l'aſſiſtance des autres, ils chercheront par des ſervices réciproques, à payer ceux qu'ils ont reçus. Dans un pays pauvre les manouvriers ne ſont pas chers. En été les journées ſe payent 6 batz, dans le tems des moiſſons l'on ne donne pas plus de 7 bz. Les femmes n'ont que 4 batz pour piocher, becher, lier &c. ce qui eſt auſſi le prix des manœuvres, des coupeurs de bois, en hyver. Les journées ſe payent en proportion de la quantité d'argent qui circule, & non pas en proportion du prix des vivres: plus ils ſont rares & chers, plus les ouvriers ſont à bon marché. Dans les tems de cherté, que les manufactures chomment, on en trouve ſouvent pour la ſimple nourriture. Quand elles vont bien & que le prix des vivres baiſſe, le ſalaire des ouvriers hauſſe: l'on n'en trouve point, quand elles ceſſent tout-à-fait, comme en tems de guerre. Dans les lieux où l'ouvrage ne manque jamais & où l'argent roule, le ſalaire des ouvriers augmente comme celui des vivres, mais lorſque l'ouvrage eſt incertain & que la cherté des vivres ne vient pas de l'abondance de l'ar-

gent, mais de leur rareté, le ſalaire tombe principalement lorſque la diſette des vivres en occaſionne la cherté.

L'on fait commencer à travailler les enfans des payſans & des ouvriers, à l'âge de 8 ans: ceux-là à la terre & ceux-ci aux métiers. Les enfans des pauvres ſe mettent en ſervice chez les payſans, qui n'en ont point & qui les prennent pour épargner les gages, en place de valets & de ſervantes, & ne leur donnent que la nourriture & le vêtement. Suivant leurs forces, ils les employent, à garder le bétail, à ramaſſer du bois, à bécher, à faire des meſſages. Ils font eux-mêmes les gros ouvrages de la campagne. Quelques payſans riches entretiennent des valets & des ſervantes d'un âge fait; ils donnent aux premiers 20 florins & 10 à celles-ci & quelques habits. Ces chetifs ſalaires font que les jeunes gens des deux ſexes, quand ils ont 12 ans & plus, vont chercher fortune dans les pays étrangers. Les garçons dans le ſervice militaire; mais ordinairement ils aiment mieux ſervir chez des particuliers dans le voiſinage. Les filles vont ſervir dans les villes. Le peu de reſſources que ces jeunes gens trouvent

dans

dans leur pays, fait q'un grand nombre n'y revient plus: cependant les tabelles de la population font voir, que ce nombre eſt peu conſidérable, à proportion de celui d'autres pays. Ceux qui reviennent, augmentent plûtôt la miſère dans le pays, qu'ils ne la diminuent: ou, ce ſont de vieux ſoldats qui ne ſont plus bons pour le travail, ou des eſtropiés, que la néceſſité ou la police renvoye à la charge de leurs communautés. L'entretien des domeſtiques coute plus ou moins ſuivant que les vivres ſont chers. Le valet mange comme le maître, ſi celui n'a rien, l'autre eſt auſſi à plaindre. Le payſan traîte ſes domeſtiques comme ſes enfans, & une preuve qu'ils ſont contens les uns des autres, c'eſt qu'ils ne ſe quittent que rarement. L'on compte pour chaque perſonne 3 muids (mutt) de froment, un muid de ſeigle ou de fèves pour le pain: ce qui revient tout compté à 28 florins: mettés pour d'autres articles 12 florins: cela fait en tout 40 florins.

Les ouvrages ſe font ſuivant que les ſaiſons & le tems le permettent, & ils ſont en ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas permis à ces gens d'etre négligens, bien moins pareſſeux.

En Janvier, le payſan coupe du bois, l'apporte chez lui, & a ſoin de ſes bêtes: ſa femme a ſoin de l'œconomie, file &, quand il fait beau, porte la mare.

En Fevrier, quand le tems le permet, il fait des rigoles dans ſes prés, cherche de la marne & des terres, les charie ſur les champs, les prés, là où il eſt beſoin; porte des terres ou du fumier ſur ſes vignes, racommode ou retablit ſes inſtrumens de labourage, repare la maiſon ou la cour. La femme ſoigne les vaches & les habits qu'elle fait faire ou reparer, ſous ſes yeux.

En Mars, le retour du ſoleil invite le laboureur à retourner aux champs qu'il nettoye & prépare à recevoir les ſemences d'été; aux prés qu'il nettoye & égaye; aux vignes où il fait ſes creux & qu'il taille. La femme remue, fume le jardin, & tranſplante, viſite & engraiſſe le colſat, amaſſe des herbes pour litiere, & accompagne ſon mari aux champs & à la vigne.

En Avril, on acheve de ſemer les graines d'été, on prépare le champ pour le chanvre & le lin, on ſeme le treffle en bonne terre, on

foſſoye

foſſoye les vignes pour la prémiere fois, on acheve les ouvrages qui n'ont pû être finis en Mars. La femme accompagne le mari avec ſes gens, au travail des champs, plante au jardin, ſeme des carottes dans le lin, ſarcle les bleds & prépare le champ pour les pommes de terre, cette production étrangere qu'il bénit tous les jours & les y ſeme avec un redoublement de joye.

En Mai, le payſan voit tous ſes champs garnis, il penſe aux ſoins qu'il en doit prendre, il en arrache les mauvaiſes herbes, il les défend des atteintes du bétail, en reparant les hayes, il penſe à l'avenir, il défriche, tranſporte les fumiers, envoye les bêtes au páturage, & rafraichit avec l'herbe verte les bœufs, qui commencent à être ſenſibles aux ardeurs du ſoleil. On foſſoye les vignes pour la 2me fois. Sa femme plante au jardin & aux champs, des choux, des courges &c. & commence à faire ſes proviſions d'herbages & d'herbes vertes pour les hommes & pour les bêtes, pour le ſoutien de ſon ménage, qui ſe trouve le plus depourvu dans la ſaiſon du plus rude travail.

En Juin, il faut lier les vignes & les foſſoyer pour la derniere fois. A la campagne l'on

finit de rompre les jacheres, dès-lors les ouvrages sont suspendus, jusqu'à ce que les fenaisons les fassent réprendre, pendant lesquelles le paysan doit trouver du tems pour d'autres travaux: elles mettent tout le monde en mouvement, du premier jusqu'au dernier. Dans les intervalles, on récueille le colsat, on coupe les orges, à la place desquelles, on seme les prémières raves, après avoir donné à la terre un labour. C'est dans ce tems que les gens de la campagne se régalent des prémices de la saison, de fraises & de cérises. Les fénaisons finissent en Juillet & aussitôt que les bêtes sont approvisionnées, les bleds murissent pour nourrir l'homme de leur récolte, qui est pour lui la plus fatigante & la plus réjouissante. C'est alors qu'il moissonne les seigles, les fromens, les épautres, les plus riches fruits de son travail, à la sueur de son visage & avec des cris de joye. On cueille le chanvre & le lin. Dans les champs de seigle, il seme d'abord des raves pour sa provision d'hyver. En attendant les fruits de terre dont quelques uns approchent de leur maturité, les arbres & les arbrissaux lui présentent pour son régal, leurs fruits acides, & sa femme trouve dans son jardin des herbes & leur assaisonnement.

Les

Les moiſſons continuent en Août : on ſerre dans les granges, les orges d'été, les haricots, les veſſes, les pois, les avoines hatives : on fauche les regains : on laboure les jacheres pour la 3me fois. On laboure les champs de bled, pour la premiere fois après les moiſſons, à ſillons larges & peu profonds, s'ils ne l'ont été le mois précédent : l'on bat le ſeigle, le froment & l'épautre, pour les ſemer ; on arrache le chanvre & le lin, on les rouit, & on les ſeche : on a ſoin de bien arroſer les prés fauchés. Le berger mène ſon bétail dans les chaumes. C'eſt à-préſent que le payſan a le plaiſir de manger les premiers fruits de la terre, & ſouvent, par la néceſſité, du pain fait de ſon nouveau bled.

En Septembre, les payſans diligens vont ſarcler leurs vignes, avant qu'on mette les gardes : ils labourent pour la derniere fois leurs champs pour y ſemer leurs grains d'hyver : ils ſement l'épautre dans les terres tardives ; & dans les hatives, le froment & l'orge d'hyver ; continuent l'irrigation des prés qui ne doivent pas être pâturés, & à battre les bleds, pour ſemences : ſur les montagnes, on fait les regains & on moiſſonne les avoines. En ce mois,

le payſan vit dans l'abondance, s'il n'a pas mangé d'avance ſa récolte, ou s'il ne l'a pas engagée aux juifs.

En Octobre le payſan recueille enfin les fruits tardifs de ſes pénibles travaux aux vignes : & après la vendange, les fruits des arbres & de terre, pour faire ſubſiſter ſa maiſon pendant l'ingrate & longue ſaiſon qu'il a à paſſer : il ſème ſur bonne eſpérance ſes bleds d'hyver & dépoſe ſes plus riches tréſors dans le ſein maternel de la terre. La femme teille & prépare ſon chanvre pour ſon travail d'hyver. Le bétail va brouter la derniere herbe dans les prés & dans les forêts, & les bergers vont recueillir les fruits des arbres & de la terre.

En Novembre, on va nettoyer les vignes, quand le tems le permet ; en quelques endroits on prépare les creux ; on arrache les échalats qu'on raſſemble ; on fait des foſſés aux prés, on rompt les fortes terres pour l'hyver ; on fume les champs pour l'orge & le colſat. Le payſan commence à battre ſes grains, renferme ſes bêtes dans l'étable, & cherche à ſe garantir lui & ſon bétail des rigueurs de l'hyver, acheve

de

de dépouiller les arbres, en mettant ſous couvert les feuilles pour faire litiere. La femme arrache les plantes qui reſtent au jardin & aux champs & les porte dans la cave.

En Decembre, le payſan va faire du bois, continue à battre les bleds & à les ſerrer, met tout à couvert ſous ſon toit, & acheve de faire tout ce qui a été négligé ou oublié au dehors: il engraiſſe ſes bêtes, & en tue ce qu'il peut: il mène alors la vie la plus tranquile & la plus agréable de l'année, renfermé dans ſa cabane, comme il l'eſt, lui, ſes gens, & ſon bétail: heureux les hommes qui comme les peuples de cette contrée, peuvent habiter leurs maiſons en paix & au ſein de la liberté.

Telle eſt la nature, l'ordre & le meilleur arrangement des occupations des habitans de cette contrée, mais qui ſont ſouvent dérangées par la ſituation du ſol, par les viciſſitudes du tems & par d'autres circonſtances. Le plus grand défaut de leurs logemens par raport à l'agriculture & à l'œconomie, eſt, qu'ils forment des villages & ſont trop éloignés des poſſeſſions. Cette diſpoſition fait perdre au payſan bien du tems, & prive les terres de beaucoup d'engrais.

Tant que le paysan ne sera pas délivré des entraves de la pâture commune & que ses terres y seront assujetties ; qu'il ne pourra pas mettre en mas ses possessions éparpillées & les cultiver à sa fantaisie, il aimera mieux, au grand préjudice de ses terres & de son œconomie, vivre rassemblé dans ses villages, où son séjour lui est infiniment plus dispendieux, plus pénible, & sans comparaison moins agréable, que dans un lieu où il peut vivre plus libre, plus tranquille, plus commodement, & moins gêné, au milieu de son bien, comme cela se voit dans l'Emmenthal.

Les maisons de ce pays sont la plúpart de maçonnerie & couvertes de paille & de tuiles, & ressemblent beaucoup à celles du Pays-de-Vaud, quant à la disposition & à l'architecture. L'on ne pourroit pas les bâtir en bois, puisqu'ils en ont à-peine pour entretenir celles qui sont bâties. Par-tout l'on trouve des pierres, de la chaux, de l'argille. Leurs bâtimens sont à deux étages : ils sont avec leurs granges, sous le même toit, mais cependant séparés. La maison la plus commode consiste en un poële de ménage, en un autre poële à côté, qui est

leur

leur chambre à coucher, & en une cuiſine, c'eſt le 1er étage: le 2d. conſiſte en une chambre, une autre à côté pour les gens, & en une dépenſe à fruits. La grange conſiſte en une aire, une étable, au-deſſus de laquelle eſt un galetas où ils tiennent leurs grains & leurs fourages, & en une remiſe. Voilà les meilleures maiſons & les plus rares: une telle maiſon vaut 4 à 600 florins. Ces demeures pour hommes & pour bêtes ſont fort étroites, à cauſe qu'on y manque d'eſpace & que les places ſont fort cheres dans les villages; & à cauſe de la pauvreté des habitans, elles ſont fort chetives pour la plûpart: les anciennes maiſons de bois ont leur entrée par la grange: diſpoſition très dangereuſe par raport au feu & à ſeur ſureté.

SECTION III.

Du bétail en général.

La proportion entre le gros & le menu bétail, dans ce pays, eſt fort inégale. Plus un village eſt pauvre & plus le nombre du menu bétail eſt grand. Dans un pays tel que celui-ci où l'on manque de prés & conſéquemment de fourages, où il n'y a point de près d'alpages,

où

où l'on n'élève pas de bétail, l'on n'entretient pas plus de bêtes que ce qu'il en faut exactement pour l'agriculture, & cependant ils ont peine à leur faire passer l'hyver. La plûpart des paysans réduisent leurs attelages avant l'hyver, & le recomplettent au printems. Par la même raison, les pauvres vendent leurs vaches en automne, après les derniers pâtures, parceque les fourages leur manquent, & en rachetent d'autres en Mai pour profiter des premiers pâturages: méthode très funeste à l'œconomie & à l'agriculture. Le commerce du bétail est presque tout entre les mains des juifs, ce qui occasionne ainsi une sortie considérable d'argent qui ne remplace pas le peu de bêtes que les riches élèvent & engraissent. Toutes les bêtes que les juifs amenent est de la plus mauvaise espèce. Les plus riches habitans dans le plat-pays en ont de beaucoup plus belles. Mais il n'est pas possible qu'ils ayent de grosses bêtes sur les montagnes dans un pays si pierreux & si escarpé, elles ne vaudroient pas mieux pour l'agriculture, qui est aussi pénible pour les bêtes que pour les hommes, que pour leurs pâturages: il leur faut des bêtes qui puissent supporter aussi bien la faim que le travail.

Géné-

Généralement parlant, le bétail eſt mal entretenu. Il n'a que de maigres pâturages dans le tems des plus rudes travaux, & en hyver il eſt tenu dans les étables baſſes & humides, & n'a preſque que de la paille à manger: il n'a pour ſe remettre que les pâturages du printems & de l'arriere-ſaiſon, & les raves, avant que l'hyver vienne. L'ambition d'avoir de belles bêtes n'eſt pas un ſentiment connu des payſans: ils ne ſe piquent pas d'avoir des attelages de bœufs de la même taille & du même poil: l'on voit ſouvent un veau à côté d'un bœuf à la charue, & fort ſouvent une vache à la place de celui-ci. Leurs harnois leur donnent encore un air plus pitoyable.

Des Chevaux.

On n'élève point de chevaux dans ce pays: il n'y eſt pas propre, puiſqu'il n'y a pas de grands pâturages, ni ſur les montagnes, ni dans les vallées: c'eſt ce qui a fait que tous les projets d'établiſſement de haras, de perfectionnement de l'eſpèce, ſont allés en fumée. Les fourages bons pour les chevaux manquent. Il n'y a que les meuniers qui doivent charier par des chemins ſcabreux, & les payſans à qui il eſt ordonné d'entre-

d'entretenir des chevaux de guerre, qui en ayent. A Bötzen & à Elfigen, il y a quelques uns qui ont des chevaux pour les relais des chars, qui paſſent le Bötzberg, à leur ruine, par la peine qu'ils ont de les nourir, & le métier de charêtier, qui les détourne de la culture. Densburen eſt le ſeul endroit, je penſe, qui pourroit, en corrigeant ſon agriculture, employer des chevaux avec avantage. Ce ſont les juifs qui vendent des chevaux aux payſans, de même que leurs voiſins du Frickthal: ces chevaux ſont petits, mais bons. Le pays en élève très-peu.

Des Bœufs.

Comme on n'élève aucune bête à cornes dans ce pays, il faut que les habitans tirent du dehors leurs bêtes de traits. Ils achetent & vendent la plûpart de leurs bœufs ſur les marchés de Surſée, d'Olten, de Bremgarten, d'Arau, de Lentzbourg & de Brugg. La plûpart des achats ſe font ſur les marchés étrangers, & les ventes ſur ceux du pays. Ils les prennent de l'âge de 3 ans & au-deſſus, parceque, plus jeunes, ils ne vaudroient rien pour leur forte agriculture. Ils ſont de la grande eſpèce, hauts

ſur

ſur jambes, le corps allongé, ont le pied léger, ſont mal faits, mais durables: ils tirent preſque auſſi vite que les chevaux, mais ils n'ont pas autant de force que ceux de l'Oberland, & ne s'engraiſſent pas auſſi bien. Le payſan ne regarde pas plus à la forme qu'à la couleur; ni à les appareiller, parcequ'ils ne les attelent pas à un même joug, mais avec des colliers (*injoklin*,) dans lesquels ils ne tirent pas avec la tête, mais avec le cou, comme en Italie. Le bœuf de cette maniere marche avec plus de liberté & plus de viteſſe, il peut s'aider & ſouffre moins des mouches & de la chaleur, mais ils ne tirent pas également, comme s'ils étoient ſous le joug. Je trouve une autre raiſon de cet uſage, c'eſt que le harnois eſt moins cher & plus durable que le joug & le bourelet.

Ces bœufs ſont meilleurs pour les montagnes & les terrains pierreux, & plus durables que ceux qui ont le corps gros, & endurent mieux la faim & la chaleur. Quand ils ont labouré du matin juſqu'à midi, 8 heures ſans interruption, on les envoye ſur des pâturages maigres ou dans les chaumes, où ils trouvent auſſi peu de repos que de nourriture. Ils n'ont que de la

paille

paille en hyver. Quand un payſan en veut vendre un, en automne, il le nourrit de raves & de grains, quand il le peut; mais c'eſt rarement qu'il en engraiſſe un: le fourage eſt trop cher & le payſan trop pauvre. Un bœuf de 3 ans, dans les tems ordinaires, ſe vendra 50 à 60 florins: un de 6 ans, 70 juſqu'à 80 florins, en ſorte que le payſan en 3 ans peut faire un profit de 20 florins. A l'ordinaire on attele à une charue 3 juſqu'à 4 bœufs. S'ils devoient les mettre ſous le même joug, il leur faudroit faire plus d'attention à les prendre de la même taille & de la même force, qu'ils ne font. Chez nous l'on ne voit point de bœufs depareillés, chez eux on n'en voit point qui ne le ſoyent.

Les maladies les plus communes parmi les bêtes à cornes ſont le piſſat de ſang, les puſtules & la pulmonie.

A cette occaſion je dois dire que quoi que l'art vétérinaire, ſcience qui a ſes principes & ſes règles, ſoit inconnu dans ce pays, il s'y trouve cependant des médecins de bêtes, dont les connoiſſances fondées ſur la ſeule expérience, ne ſont nullement à mépriſer, & qui ſont ſi heureux dans leurs traitemens, qu'à la reſerve

de

de quelques cas extraordinaires, ou de quelques maladies contagieuſes, il périt trés-peu de bêtes entre leurs mains: ils ſont bien plus entendus dans la médecine que dans la chirurgie. Mais c'eſt une choſe déplorable que l'abus que ces gens font de la confiance que les payſans ont en eux, à l'égard du bétail, & qu'ils méritent; ils entreprennent auſſi de les guérir, & en tuent plus qu'ils ne ſauvent de bètes.

Ce peuple n'a pas un ſi grand attachement pour ſes bètes, comme d'autres, quoiqu'elles lui ſoient auſſi précieuſes & auſſi néceſſaires: par la raiſon, qu'il ne les élève pas lui même, & qu'elles n'ont pas pour lui la même valeur: il les achete pour les faire travailler, & ne les entretient que par néceſſité, & comme il ne les garde que par force & à perte, il s'en défait auſſi-tôt qu'il le peut. Les autres font autant, ſi ce n'eſt plus de cas de leurs bètes que de leurs enfans, & les regardent au moins comme leurs aides & leurs compagnons. Ceux-ci comme une marchandiſe qu'ils ont achetée: les autres ont plus de confiance en elles, qu'en eux-mèmes; ceux-ci les enviſagent comme des meubles: ceux-là les regardent comme leur

plus grand bien, & se refusent plutôt le nécessaire, que de leur refuser le superflu. Ceux-ci les regardent comme un de leurs plus grands embarras, & leur soustrairont tout ce qu'ils peuvent. Les uns & les autres péchent par excès. Pour moi j'aime mieux voir un paysan qui reçoit les services de sa bête comme un prêt, qui s'entretient amicalement avec elle, comme avec un camarade, qu'un autre qui la traitera rudement, qui la maudira; & je tiens qu'il est utile & nécessaire pour le bien de l'agriculture, d'avoir des égards pour les bêtes.

Des Vaches.

Les vaches de ce pays sont pour la plûpart d'une pauvre espèce. L'on y en élève quelques-unes, qui sont meilleures & plus belles que celles que les Juifs amenent, parce que dans la plûpart des villages, l'on tient les plus beaux tauraux bannaux. Les Juifs, qui sont pauvres, & qui vendent assez souvent leurs vaches à crédit, ne leur amenent que de la marchandise aussi mauvaise & à aussi bon marché qu'ils peuvent. Ceux qui sont plus moyennés en achetent de plus belles & de meilleures aux marchés voisins; mais le plus grand

nombre

nombre n'a pas le moyen d'en acheter & d'entretenir de bonnes.

Comme le produit d'une vache dépend de la nourriture & des ſoins qu'on lui donne ; il n'eſt pas ſurprenant que ce peuple en tire ſi peu de profit, & comme les bœufs lui ſont ſi néceſſaires qu'il eſt obligé, tout l'été & l'automne, de leur reſerver les meilleurs pâturages, il faudroit que les vaches y mouruſſent de faim, ſi les femmes ne les nourriſſoient pas, la nuit, d'herbes, qu'elles vont arracher aux champs, de feuilles de vignes & d'autres choſes ſemblables. Aucun payſan ne tient plus d'une vache à-lait ; ainſi le fromage & le beurre ſont quelque choſe de rare pour eux, & ils ſont, comme les gens du Pays-de-Vaud, une exception à la nation, que l'on croit généralement ne ſe nourrir que de laitages. Les vaches coutent ici autant de florins, qu'elles coutent d'écus dans les montagnes, où elles rapportent le double, parce qu'elles y ont des pâturages gras & de bons fourages : elles y donnent 8 à 10 pots de lait par jour, tandis que celles de ce pays n'en donnent que 4 ou 5.

Où les pâturages ſont ſecs & bons, les vaches y ſont ſujettes à moins de maladies. Mais lorſque les maladies contagieuſes ſe manifeſtent, elles ſont très dangereuſes, à cauſe que leurs étables ſont étroites, mal-propres & humides, & d'autant plus dangereuſes encore, que les bêtes, comme les hommes, ſont trop raſſemblées & trop près les unes des autres. Les épidémies, & parmi les hommes & parmi les bêtes, ſont toujours moins dangereuſes & plus rares, lorſque les uns & les autres vivent en plein air & écartés.

Du menu Bétail.

Le peuple dans la plûpart des villages ne garde pas des moutons, & le peu qu'ils en gardent n'eſt que pour leur beſoin; il y en a deux raiſons, la premiere eſt le manque de pâturages & de fourages, & l'autre leur pauvreté, qui les met hors d'état de ſoutenir les accidens auxquels ces bêtes ſont expoſées. Le pâturage ſeroit à la vérité excellent pour les brebis, mais il le faut reſerver pour les vaches, qui n'en ont point d'autre. Les pauvres gardent des chevres, ne pouvant pas garder des vaches; c'eſt un ſoulagement pour leurs ménages, mais c'eſt la ruine

des

des hayes & des forêts, parce qu'on n'y a pas l'œil. Personne n'élève des cochons, parceque les pâturages & la nourriture manquent, mais tous en gardent pour les engraisser & pour leur fumier. Ils les achetent au printems à 2 ou 4 florins la piece, & en hyver ils valent 12 jusqu'à 18 florins, suivant qu'ils ont été nourris. Chacun tue son cochon pour son ménage & n'en fait point commerce, hormis les meuniers, qui en gardent & engraissent beaucoup & les vont vendre aux villes voisines.

SECTION IV.

De la Volaille.

L'on ne connoit guères d'autre volaille dans ce pays que les poules & les pigeons, que les meuniers & quelques autres paysans gardent, & qui sont de l'espèce la plus commune & la plus féconde. Dans les villages même qui sont la plûpart pleins de boues & de mares, on n'y voit ni oyes ni canards. Les habitans les regardent comme des bêtes nuisibles. En été, il y a comme une espèce de proscription pour les poules: quiconque veut en avoir, doit les enfermer: elles causent aussi assez souvent des disputes entre les paysans & les paysanes, parceque

les poules se nourrissent aux dépens des uns des autres. Les œufs, comme les poulets, se vendent à des gens qui viennent les acheter & qui vont les revendre à Bade & à Zurich.

SECTION V.

Des Poissons.

L'on n'a, dans ce pays, aucune idée des étangs ou des reservoirs de poissons, ils coûtent beaucoup à faire & à entretenir; mais malgré les soins qu'ils coûtent, ils sont d'un grand rapport. Il y a 3 ruisseaux, à Densburen, à Bözen & à Rhein qui appartiennent au Souverain, mais dont le Baillif tire peu de profit, à cause de leur éloignement & du peu de soin qu'on en a. L'on trouve des truites dans ce dernier & vers son embouchure, le long de l'Aar, des brochets, des truites, des lottes, des ambles, de même que des saumons en été, & des *Lachs*, saumon qui fraye, en hyver; outre ces bons poissons, des barbeaux & quantité d'autres poissons moins délicats. Le ruisseau de Rhein fournit plusieurs sortes d'écrevisses.

SEC-

SECTION VI.

Des Abeilles & des Vers-à-Soie.

Il y a peu d'abeilles dans ce pays, & ne rapportent pas beaucoup. La premiere raiſon en eſt, à mon avis, le manque de prés & de prairies, & la ſeconde, l'ignorance des habitans dans l'art de les gouverner. Leurs ruches faites de pailles, ſont trop grandes pour de petits eſſaims, dans un pays ſur-tout auſſi ingrat pour les abeilles. On châtre les ruches en hyver, vers le nouvel an, tems où il faudroit laiſſer repoſer les abeilles; c'eſt apparemment par la crainte qu'on a de leurs piquures, car je ne puis pas en imaginer une autre raiſon. Ils taillent leurs ruches tous les ans, ce qui ne devroit pas non plus ſe faire; ils devroient plutôt avoir de petites caiſſes, ou de petites corbeilles, & ne châtrer que les plus riches, & cela en automne, lorſque les abeilles peuvent encore butiner & reparer leur perte, ou au printems, où elles peuvent retablir bientôt leurs proviſions. La méthode qui me plait davantage, & que je crois la plus convenable au gouvernement des abeilles dans ce pays-ci, c'eſt d'aggrandir les ruches au moyen des hauſſes, ſui-

vant la force de l'essaim, & de ne les laisser essaimer que suivant le besoin; de ne les châtrer que tous les trois ou quatre ans; ou de ne s'approprier les ruches qu'à mesure que les abeilles les abandonnent d'elles-mêmes. L'on auroit de cette maniere des essaims plus forts, qui pourroient mieux se défendre contre leurs ennemis, s'entretenir mieux, ayant des provisions assurées, & resister aux rigueurs des saisons. J'estime que les ruches de paille sont les meilleures dans ce climat froid, pour la conservation des abeilles, vû qu'elles sont plus chaudes, & que la forme cylindrique est la plus avantageuse, & qu'on peut en lever les gâteaux avec plus de facilité : ajoutés que ces ruches sont les plus simples, les moins couteuses, les plus commodes & les plus utiles pour le paysan : le meilleur emplacement d'un rucher est au levant.

Ce peuple ne connoît point les vers-à-soie. Les environs de Brugg sont les plus propres qu'on puisse trouver dans le pays pour en élever, & pour la plantation des meuriers, parce que le climat, l'exposition & la qualité des terres sont favorables. Les villes voisines fourniroient

niroient ſuffiſamment de bras pour manufacturer la ſoie, & les gens de la campagne pourroient y aller vendre leurs cocons : l'on y a effectivement établi des fabriques de ſoie.

ARTICLE V.

Des Arts.

C'eſt par les arts qu'un pays trouve à faire le meilleur & le plus ſûr emploi de ſes productions, & à leur donner par le travail une qualité & une valeur très-ſupérieures. Ce peuple ne paroît avoir aucune aptitude pour les arts. Je ne connois perſonne dans tout le Bailliage de Schenkenberg, qu'on puiſſe nommer artiſte, ou qui ſe ſoit fait connoître par quelque ouvrage ingénieux. Je ne ſais ſi cela vient de l'incapacité naturelle de ces gens, de leur éducation & du peu de cas qu'ils font des arts, & peut-être de toutes ſes qualités de l'eſprit requiſes pour inventer, corriger & perfectionner.

Leurs artiſans ſont au-deſſous du médiocre, ils gagneroient aſſez, mais ils ſont mal payés. Dans d'autres pays il n'y a point de payſan qui ne ſache un métier, auquel il s'occupe

dans ſes momens de loiſir, ſoit pour lui ou pour d'autres; il y en a qui en ſavent plus d'un, mais ici, il n'en eſt aucun qui ſache ſe tirer d'affaire; pour la moindre choſe il leur faut recourir à d'autres. On a peine à comprendre tant d'incapacité avec tant de pauvreté: ailleurs un payſan fait gloire de ſes talens, ici il les mépriſe, ce qui cauſe à tout ce peuple & à chaque particulier un préjudice infini. Les meilleurs ouvriers ſont des étrangers, la plûpart Allemands: s'ils ne peuvent pas faire la choſe qu'on demande, il faut la faire faire autre part, ou faire venir des ouvriers du dehors. Si j'en excepte les meuniers & les forgerons, qui ſont encore très-médiocres, je ne connois point d'artiſans dans le pays. Ils ſont obligés d'acheter des payſans des Forêts, les utenſiles les plus communs, comme corbeilles, cuvettes, rateaux, fourches, leurs balais même. Les arts & les métiers ſont non ſeulement ſuſceptibles de perfectionnement, mais néceſſaires. Le point eſſentiel ſeroit d'inſpirer à ce peuple du goût & de l'eſtime pour les profeſſions, afin de l'encourager à s'y adonner & à s'y perfectionner; mais il faut avouer que tandis qu'il ſera trop pauvre pour bien payer l'ouvrage,

il

il ne pourra pas y avoir de bons ouvriers, & qu'il ne pourra pas les eſtimer, tandis qu'il ne verra que des bouſilleurs, qui, comme ils le ſont preſque tous, ſont en même tems des libertins & d'une conduite très mépriſable. L'habit faît ici le moine; comme celui des ouvriers déplait ſouverainement au payſan qui eſt fier du ſien, celui-ci eſt tout diſpoſé de méſurer le merite de l'homme par la largeur de ſes culottes.

Le nombre des artiſans & des fabriquans eſt à celui des payſans laboureurs, comme 1 à 2 & fait ainſi le tiers des chefs de famille. Parmi ceux-là, il y en a pluſieurs qui, en été, travaillent eux-mêmes leurs terres, & ce ſont, ſans contredit, les plus utiles. Dans quelques petits villages, pluſieurs vivent de leur tricotage. Les pauvres filent. Les tabelles indiquent les premiers & ſpécialement les chefs de famille qui en font leur profeſſion; non pas les derniers, parcequ'il n'y a que les femmes & les enfans qui s'en occupent, qui n'ont pas d'autre moyen pour vivre; & les hommes qui en font métier ſont la plûpart parmi les tiſſerands, ou labourent la terre, en été.

Les manufactures & les fabriques ſont-elles né-

néceſſaires, avantageuſes, ou déſavantageuſes au pays? Sans entrer dans la diſcuſſion d'une queſtion ſi importante, qui pourroit être aiſément réſolue en convenant de quelques principes par rapport au pays & à ſes habitans, l'on me permettra de poſer quelques règles générales que je ne crois pas ici déplacées, ſuivant leſquelles & les obſervations réiterées, que j'ai eu lieu de faire, pendant ma préfecture, je hazarderai avec plus de confiance, de dire ma penſée ſur cette queſtion, librement & ſimplement.

Les arts ſont néceſſaires, utiles, ou indifférens.

Les arts néceſſaires ſont toujours utiles, jamais indifférens.

Les arts utiles ne ſont pas toûjours néceſſaires, rarement indifférens.

Les arts indifférens ne ſont jamais néceſſaires & ſont quelque-fois utiles.

Le degré de néceſſité règle la préférence, que meritent les arts néceſſaires.

Le degré d'utilité règle la valeur des arts utiles. L'avantage que procurent les arts indifférens en règle la valeur.

Parmi

Parmi les arts néceſſaires ſont ceux, qui ſont indiſpenſables, & parmi ceux-ci, l'agriculture tient le premier rang, comme étant la mere & la nourrice des autres.

Les arts utiles ne peuvent pas être exercés dans un pays aux dépends des arts néceſſaires, ſans porter du préjudice à la ſociété & à l'état, ni les indifférens aux dépends des utiles. L'on ne doit penſer aux arts utiles, que quand on eſt pourvû des néceſſaires. Les ouvriers que les arts utiles n'occupent pas, appartiennent aux arts indifférens.

Tous les arts ne ſont pas par-tout également néceſſaires & utiles. Plus l'établiſſement d'une ſociété, ſon gouvernement, le genre de vie & l'œconomie de ſes individus approchent de l'état de nature, plus il eſt aiſé de déterminer les arts qui lui conviennent. Ce peuple ſe trouve dans ce cas, & ce ſera ſur le degré de convenance & d'utilité qu'auront les arts, par rapport à ce peuple, que j'aprécierai leur valeur.

Les arts néceſſaires ont pour objet, la conſervation; les arts utiles, les commodités, & les arts indifférens, le luxe.

Les

Les laboureurs ſont néceſſaires pour ſe nourrir. Les tiſſerands pour ſe vêtir & les charpentiers pour être logés.

Les jardiniers, les tailleurs, les menuſiers ſont utiles. Les épiciers, les perruquiers, les ébeniſtes ſont indifférens.

Cette diſtribution eſt dans la nature des choſes, & ne gît pas dans la fantaiſie des hommes, qui place ſouvent les arts les plus indifférens au rang des néceſſaires.

L'on ne peut pas ſe paſſer de laboureurs : ils ſement le bled, le moiſſonnent & le battent. Le meunier eſt néceſſaire pour le moudre ; le boulanger l'eſt pour en faire du pain. Les confituriers & les patiſſiers ſont indifferens.

L'homme, le peuple & le Souverain qui règlera, ſuivant cet ordre, l'emploi, l'eſtime & la recompenſe des arts, atteindra ſon but, ſi le bien public eſt celui qu'il ſe propoſe.

Il en eſt de même des fabriques & des manufactures que des arts & des métiers. Ceux qui travaillent les matieres brutes, ſont préférables à ceux qui fabriquent des matieres déja travaillées.

lées. Le mineur eſt préférable au forgeron, celui-ci au poliſſeur. Ceux qui exercent des arts néceſſaires, doivent avoir la préférence ſur ceux qui en exercent d'indifférens : par exemple, ceux qui filent ſur ceux qui tricotent &c. Entre les fabriques d'acier, on doit eſtimer plus celles qui ſervent à la taillanderie & à la coutellerie, que celles qui ſervent à l'horlogerie & autres ouvrages en acier.

Les arts néceſſaires peuvent devenir ſimplement utiles, alors que le pays en eſt dejà ſuffiſamment pourvû : par exemple, les tiſſerands ſont néceſſaires ; mais ils ne ſont qu'utiles, dès qu'il n'y en a plus de néceſſité, ou que c'eſt ſeulement un commerce étranger qu'on a en vue : ils ſont indifférens lorſque leur objet n'eſt plus la commodité, mais le luxe, tels que ceux qui font les étoffes riches, les rubans & les galons.

Ces règles générales une-fois poſées, il ſera facile de reconnoître & de décider, ſi l'on doit penſer à établir des fabriques & des manufactures dans un pays, ou ſi elles lui ſont avantageuſes, ou déſavantageuſes.

Un

Un pays eſt-il cultivé? a-t-il aſſez de gens de métier? eſt-il en état d'avoir ſes commodités, & a-t-il ſuffiſamment de matieres & d'ouvriers pour les fabriques? Alors les arts utiles lui ſeront avantageux & augmenteront ſa proſpérité: a-t-il, ſans eux, ou par leur moyen, de l'argent de reſte, les vivres à bon marché, une ſituation avantageuſe, des habitans deſœuvrés, un débit aſſuré? alors & ſeulement alors on peut penſer à favoriſer les arts indifférens, après avoir pourvû aux mauvais effets qui en pourroient reſulter, par le moyen d'une bonne police & de ſages loix. Mais la campagne ſe trouvera rarement dans ce cas-là. Ces arts appartiennent aux villes: les richeſſes les y font naître & le luxe les y ſoutient.

C'eſt agir contre les principes naturels, contre le droit & la police, que d'établir des arts indifférens, des fabriques & des manufactures, avant que d'avoir les arts néceſſaires & utiles. Il eſt abſurde d'alléguer qu'on veut animer ceux-ci par le moyen des premiers, par le renchériſſement des vivres, par l'abondance de l'argent; car les arts néceſſaires & les utiles ne peuvent pas ſubſiſter, bien moins encore fleu-

rir,

rir, lorſque les vivres & les ſalaires rencheriſſent. L'argent ne fait pas les gens riches, non plus que le luxe ne les rend heureux. Celui-là eſt riche à qui rien ne manque, & l'homme heureux eſt celui qui eſt content. Quand le payſan a plus qu'il ne lui faut pour ſon état, il l'abandonne, ou devient pareſſeux; tout comme les gens de métier, que l'oiſiveté conduit au libertinage, & le libertinage à la miſère. L'induſtrie nourrit les arts & eſt la fille de la néceſſité: quand elle n'eſt pas gênée ni étouffée par les règlemens des corps de métier, par des impôts, elle n'a pas beſoin d'autre encouragement que les profits, dont le travail la recompenſe, que l'eſpérance de conſerver plûtôt que d'augmenter ſon bien-être, & la ſatisfaction de ne le devoir qu'à ſoi-même.

Quand, par le renverſement de leur ordre, les arts néceſſaires & utiles ſont dans un pays ſubordonnés aux arts indifférens, les conſéquences de ce déſordre ne peuvent que lui être funeſtes: c'eſt mettre l'enfant au-deſſus du pere; c'eſt renverſer les loix éternelles de la nature & de la ſociété. Ne dois-je pas être indigné, quand, dans un pays où ſe trouvent tant

de terres incultes par la malheureuſe préférence, que la ſottiſe des habitans accorde aux arts indifférens ſur les plus néceſſaires, quand, dis-je j'entends un horloger, ou un fabriquant d'étoffes de ſoye, ſe plaindre qu'il faut donner à un manouvrier preſqu'autant qu'à un compagnon? Dois-je m'étonner qu'un tel peuple ſoit réduit à la famine & périſſe, pour peu que les récoltes viennent à manquer; & qu'un édifice élevé ſur un terrain auſſi peu ſolide, ſoit renverſé au premier orage. Mais, au contraire, un peuple chez qui l'agriculture eſt l'ame des autres arts, reſſentira des conſéquences auſſi heureuſes de ce principe, que ce principe eſt ſûr; de même qu'un état qui prend pour faire le fondement de ſa conſtitution, les matériaux les plus durables, & ne penſe aux ornemens de cet édifice que lorſque la ſolidité, les proportions & l'ordonnance lui indiquent ceux qui conviennent le mieux. Son bonheur ſera auſſi durable qu'indépendant.

Que l'on me premette à-préſent d'appliquer ces principes à ce pays, & d'entreprendre la ſolution de la queſtion importante, ſavoir, quels avantages ou déſavantages peuvent réſulter pour lui de l'établiſſement des fabriques & des manu-

manufactures ? Mais je dois auparavant déterminer l'idée & la différence des arts, des fabriques & des manufactures ; car en général les notions qu'on en a, ſont idéales & arbitraires.

Je mets parmi les arts tous ceux qui réquierent de la ſcience, ou qui n'en requierent pas, qui ſont fins ou groſſiers ; les arts & les métiers qui ſont libres ou gênés, ceux qui ſervent à la nourriture, à la conſervation & à la défenſe des hommes, ſoit en produiſant, en travaillant, en perfectionnant les néceſſités de la vie, & qui demandent des outils particuliers. J'appelle au contraire fabriques & manufactures, ces arts & ces métiers, qui s'exercent en grand & en particulier dans une vue de commerce, par la réunion des forces de pluſieurs hommes, ou à l'aide des machines qui y ſuppléent : c'eſt celles-ci que j'entends par le mot de fabriques & que j'appelle les autres manufactures. Il eſt clair par la définition de ces termes, que les manufactures conviennent à un pays riche & peuplé, mais que les fabriques doivent être préférées dans un pays pauvre & qui manque d'habitans, parceque celles-ci épargnent du monde, & que celles-là en occupent & entretiennent beaucoup.

Les manufactures & les fabriques où l'on travaille les productions du pays, lui ſont infiniment plus utiles que celles, qui en travaillent d'étrangeres : par exemple, le filage & la tiſſeranderie du chanvre, du lin & de la laine, valent bien mieux que celles du cotton & de la ſoye; celles qui travaillent pour le pays que celles qui travaillent pour les étrangers : celles qui manufacturent des denrées néceſſaires & communes que celles, qui en employent de mode & de luxe.

Ce pays dans la poſition actuelle de ſon agriculture & de ſon œconomie, a des bras oiſifs, parceque les payſans propriétaires des terres, les cultivent eux-mêmes, & aiment mieux les laiſſer incultes que de faire des fraix pour les mettre en valeur. Ceux d'entr'eux qui ne poſſédent aucuns fonds, reſtent déſœuvrés, à-moins qu'ils ne ſoyent occupés d'ailleurs. C'eſt à ces gens qu'il faut des manufactures, pour les empêcher de mourir de faim, ou de s'expatrier.

Il paroit par les tabelles de population, que cette partie du peuple occupée des arts & métiers, n'en manque pas & qu'elle eſt conſi-

dérable

dérable dans le pays, celle ſur-tout qui eſt indiſpenſablement néceſſaire à l'agriculture, comme ſont les charrons, les forgerons, les tonneliers &c. Les villes voiſines en offrent auſſi une partie, qui exerce des profeſſions moins néceſſaires & moins utiles, tels que les chamoiſeurs, les ſelliers &c. Comme ces premieres profeſſions ne peuvent pas donner de l'emploi à tous les déſœuvrés & que les dernieres conviennent moins au pays, à cauſe de ſa pauvreté & du manque d'écoulement, il reſte du monde ſuffiſamment pour les manufactures, que j'eſtime beaucoup plus utiles à un peuple pauvre & qui manque de travail, que les fabriques. Celles-ci ne peuvent pas chommer, ſans porter préjudice au pays & à ſes habitans: leurs occupations doivent tourner à leur avantage & à celui du pays, & c'eſt pour eux que je fais cas des manufactures. Comme ce pays rude & ſtérile ne produit rien qui puiſſe faire un objet de commerce, que peut-être un peu de bled, de vin & de fer, quoique ce dernier ne puiſſe pas être travaillé dans le pays, faute de bois, il faut que ce ſoit des denrées étrangeres qui ſoyent manufacturées parmi eux. La plus commune eſt le cotton, que les marchands des villes voi-

ſines font venir de la Grèce & de l'Aſie, qui eſt ici filé & ouvré. Ces manufactures ont fait à ce pays plus de bien que de mal : c'eſt ce que démontre l'accroiſſement de population & le rencheriſſement des terres. Il eſt vrai, que les gros gains, que faiſoient les fileurs & les tiſſerands, qui, travaillant à l'ombre, mangeoient du pain blanc, tout leur ſaoul, tandis que le payſan expoſé au froid & au chaud étoit contraint de gagner ſon pain à la ſueur de ſon viſage, il eſt vrai, dis-je, que cette prodigieuſe différence, entre des gens de la même condition, a fait pendant quelque tems du tort à l'agriculture, à laquelle elle avoit enlevé beaucoup de bras ; mais cela ne dura pas long tems ; auſſi-tôt que cette manufacture s'étendit, auſſi-tôt tomberent le prix des denrées & le ſalaire des ouvriers, qui ont plus de peine à vivre préſentement que le laboureur, & il n'y a pas d'apparence qu'ils ſoyent mieux payés ci-après, à cauſe de la concurrence générale des Princes & des nations pour les arts & le commerce.

Je trouve qu'on n'eſt nulle part moins fondé que dans ce pays, à ſe plaindre de la cherté & de la rareté des ouvriers, car 1. où en trouve-t-on

ve-t-on à meilleur marché, & en 2d. lieu, comment le payſan peut-il prétendre qu'un pauvre qu'il n'employe, & ne veut employer que 3 mois de l'année, à peine préfére un gain ſi court & ſi incertain à un plus aſſuré & plus fixe; ou prétend-il que pour lui plaire, il abandonne pendant le meilleur tems de l'année, ſon marchand qui le fait vivre lui & ſa famille, & qu'il manque de pain pendant 9 mois, pour le bonheur de travailler pour lui pendant 3. Il n'eſt aucune perſonne ſenſée qui exige cela de ſa part; & ne ſeroit-ce pas un malheur pour le payſan lui-même, s'il devoit nourrir cet homme & ſes enfans pour ne pas en faire des voleurs. C'eſt là la principale raiſon qui retient à-préſent les pauvres dans les manufactures, plûtôt par force que de leur bon gré, parce qu'elles leur procurent à-peine, du pain. Le payſan doit être content, quand il trouve des ouvriers, lorſqu'il lui en faut, & il en trouve toûjours & à très bon compte.

Mais le payſan trouve un avantage réel dans cet arrangement: il trouve à débiter ſes denrées, dans ſon voiſinage, plus cher & plus promptement. Les manufactures font entrer

de l'argent dans le pays, enrichiſſent & animent la campagne & ſes habitans. Elles leur ſont indiſpenſables pour les entretenir dans leur bien-être; ſans elles, ils ne pourroient pas entretenir la balance de leur commerce, parceque leur dépenſe ſurpaſſeroit de beaucoup leur recette; ſans elles ils n'auroient à attendre que leur ruine.

Mon ſentiment eſt donc que les manufactures ſont avantageuſes à ce pays, par la raiſon qu'elles occupent une partie de ſes habitans d'une maniere qui lui eſt utile, qu'elles banniſſent l'oiſiveté, la mendicité & qu'elles les conſervent à la patrie, de maniere cependant qu'elles ne s'étendent pas trop & ne nuiſent ainſi à l'agriculture. Enviſagées ſous ce point de vue, il eſt bon que le prix des vivres & des ſalaires ne monte pas trop. Sur le pied que ſont les choſes, le mieux eſt qu'un bon fileur puiſſe gagner 6 à 7 batz par jour, qu'un bon tiſſerand puiſſe avoir 15 batz pour une piece de toile, que la lb. de fil vaille 16 à 17 batz, & que le prix courant des toiles ſoit de 70 à 80 batz: ce qui doit s'entendre des marchandiſes ordinaires. Perſonne ne préférera les manufactures à l'agri-

l'agriculture, qui pourra s'occuper de celle-ci & ceux qui ne le pourront pas, ont une ressource assurée pour vivre.

L'on travaille aussi, dans ce pays, quelque peu de chanvre & de laine; on tire le premier de l'Alsace & celle-ci de la Macedoine & de la Hongrie. Mais cette manufacture est peu de chose, & ne suffit pas même à dispenser les gens de la campagne de faire venir du dehors, des étoffes pour s'habiller.

Outre les draps, on fait quantité de bonnets & de bas de cotton au métier, qu'on exporte; on fait aussi des bas de laine tricotés en assez grande quantité; au reste la manufacture des premiers a fait beaucoup tomber celle-ci.

Mais, le travail de ces manufactures ne pourroit-il pas être beaucoup plus avantageux pour le pays, s'il se faisoit avec ses productions? Cela n'est pas impossible, mais difficile: les chanvres & les lins du pays ne suffisent pas même pour les manufactures de l'Emmenthal. La terre est ici trop dure & trop forte, & en général peu propre à produire assez de matières premieres qui travaillées peuvent devenir un

objet de commerce. L'on pourroit planter, dans la partie orientale du Bailliage, des herbes pour la teinture, du lin, du chanvre, des meuriers, du tabac; mais la culture en eſt diſpendieuſe & incertaine, & le peuple pauvre : il faudroit un bon fond, des engrais, de l'induſtrie & de l'argent, & tout cela demanderoit, au moins pour l'établiſſement & le commencement, des gens moyennés & capables.

Il me reſte à examiner une objection que l'on fait contre ces manufactures : c'eſt qu'elles ſont nuiſibles à la ſanté. Cette objection n'eſt pas tout-à-fait déſtituée de fondement, mais cependant pas ſi générale qu'on la dit. Le filage merite moins ce reproche que la tiſſeranderie : le tricotage point du tout; parceque les tiſſerands travaillent dans des caves humides, les fileurs dans des poëles étouffés & ſecs, étant aſſis; ceux qui tricotent, travaillent en été, la plûpart du tems en plein air & tout en marchant. Quant aux enfans & aux femmes, il ne faudroit pas mettre les premiers à l'ouvrage ſi jeunes, & les femmes ne devroient pas s'y mettre du tout, quand elles ſont enceintes, ou qu'elles allaitent : comme la plûpart des fileurs

aident

aident à labourer en été, plus ou moins, ils ſe reſſentent moins que les autres, des mauvais effets des manufactures.

Quoique je ne diſconvienne pas, que l'agriculture & tous les arts qui s'exercent en plein air & tiennent le corps en mouvement, ſont beaucoup plus favorables à la ſanté que ceux, que l'on exerce dans des lieux renfermés, ſans changer de poſture, cependant je crois que la pâleur & la maigreur de ces ouvriers & de leurs enfans viennent plûtôt de leur mauvaiſe nourriture, de leur mauvais regime, que de leur vie ſédentaire, & qu'elles ſont plûtôt une ſuite de leur pauvreté & de leur genre de vie. Le payſan ſe nourrit lui & ſes gens, toûjours beaucoup mieux que l'artiſan.

Le filage & la tiſſeranderie ont cet avantage qu'elles peuvent occuper les femmes & les enfans, & que ceux-ci ſont de bonne heure en état, de ſoulager puiſſamment leurs parens dans les ſoins du ménage. De-là vient que ces gens n'ont pas peur d'avoir des enfans, qu'ils ſe marient jeunes & multiplient beaucoup.

ARTI-

ARTICLE VI.

Du Commerce.

Ce pays eſt ſitué avantageuſement pour le commerce : il eſt environné de villes où le peuple peut aller débiter ſes denrées en nature ou travaillées, & où il peut acheter ce dont il a beſoin. Zurich & Bâle, deux des plus grandes villes de commerce ne ſont pas fort éloignées. Zurzach, ce grand rendés-vous des marchands Allemands & Suiſſes, eſt ſur la frontiere. Les chemins des unes aux autres de ces villes, & la grande route de Geneve à Schaffhauſen ſe croiſent dans ce Bailliage. Il eſt baigné par l'Aar dans ſa partie orientale, qui vers la frontiere recoit les eaux de la Limmat & de la Reuſs, pas loin de ſon embouchure dans le Rhin. Toutes ces riviéres ſont navigables, enſorte que les marchandiſes peuvent ſe tranſporter par eau & par terre, dans toute la Suiſſe, & de-là, dans toute l'Europe, au moyen des grandes routes & de fleuves navigables.

Cette ſituation de l'Aerguew en général eſt ſans doute la 1ere cauſe de l'état floriſſant de ſes manufactures, de ſes fabriques, de ſes métiers

tiers & du commerce de ſes villes: la 2de eſt la liberté dont jouïſſent les perſonnes & les biens : la 3me eſt la ſureté du commerce : la 4me eſt la bonne foi que toutes les nations reconnoiſſent aux Suiſſes, & qu'on trouve avec eux dans le commerce. Enfin la noble politique d'un gouvernement libre, qui penſe plûtôt à rendre le commerce ſûr & libre, qu'à lui donner des entraves & à vouloir lui preſcrire des règles. Où la liberté règne & la bonne foi habite, les arts n'ont pas beſoin d'autres encouragemens. Le commerce s'y plaira & y fleurira.

Je vais maintenant parcourir les principales branches du commerce tant actif que paſſif, & je hazarderai de dire mon ſentiment ſur cette importante partie de l'activité & du bien-être des hommes, relativement à ce pays. Les principales branches du commerce paſſif, ſont

1. *Le Bétail.* J'ai déjà dit, qu'on n'élève pas de bétail dans ce pays, & qu'ainſi il n'entre pour rien dans ce grand article de commerce actif que font les Suiſſes. Le commerce de bétail ſe borne ici à acheter au printems, celui qui lui eſt néceſſaire, & à revendre en automne celui dont il n'a pas beſoin : le peu que l'augmentation

tation de groſſeur des bêtes fait gagner à ce peuple, en les vendant, il le perd en achetant de jeunes bêtes. Il n'y a que les cochons dont on achete plus de mille tous les ans, qui ſur le pied de 3 florins la piéce, l'un dans l'autre, font ſortir autour de 3000 florins chaque année, du ſeul Bailliage de Schenkenberg. Ce commerce eſt abſolument paſſif.

2. *Le commerce de bleds.* Une récolte médiocre eſt capable de nourrir le pays. Dans une année abondante les habitans peuvent vendre autant de bleds qu'ils ſont obligés d'en acheter dans une mauvaiſe année; mais comme alors les bleds ſont toûjours plus chers, il faut qu'ils perdent dans ce commerce; la perte ſeroit bien plus grande, s'ils ne ſavoient pas ſupporter la faim, dans la néceſſité. La tempérance de ce peuple fait donc que ce commerce quoique paſſif, ne lui cauſe pas un préjudice bien ſenſible.

A ce propos il ſe préſente une queſtion ſur la liberté & la reſtriction du commerce des bleds, qui a été de nos jours agitée & diſcutée avec beaucoup de ſagacité & de force. Je me ſens trop foible pour oſer en entreprendre

l'exa-

l'examen, & lutter avec des adverſaires ſi forts & ſi ſavans. Mais ſans me laiſſer épouvanter par leur ſupériorité, j'oſerai dire mon ſentiment ſur cette matiere, relativement à ce pays. La liberté eſt l'ame du commerce, c'eſt une vérité; plus elle ſera illimitée & générale, plus le commerce fleurira. Il faut non-ſeulement qu'elle ſoit illimitée, mais auſſi qu'elle ſoit générale, ſans quoi ce ſyſtême ſi bon & ſi patriotique en lui-même reduiroit tel ou tel peuple dans la plus grande miſère. Quelques-uns de nos voiſins en ont reſſenti les ſuites cruelles, lorſque d'un côté un état riche, profitant de la cupidité des gens de la campagne, fit acheter tous les bleds, & de l'autre, en défendit toute exportation chez leurs amis & voiſins: ce peuple qui regorgeoit de bleds, ſe vit tout-à-coup dans la diſette de cette denrée de premiere néceſſité, plongé dans la plus cruelle famine, & reduit au déſeſpoir. C'eſt là le ſort auquel devroit s'attendre un peuple, qui ne ſème que ce qu'il lui faut pour ſes beſoins. Dans quel état affreux n'auroit pas été dans ce tems-ci le Bailliage de Schenkenberg, ſi ſon Souverain, toujours attentif au bonheur & à la proſpérité des peuples, qui vivent ſous ſes douces loix, n'avoit

pas

pas pris ſoin de l'aſſiſter avec la plus grande munificence. Mais auſſi longtems que la liberté du commerce des grains non-ſeulement ne ſera pas illimitée, mais auſſi générale & conſtante, aucun peuple ne pourra l'accorder, ni la permettre, ſans danger, à moins qu'il ne ſoit aſſez puiſſant, & ſitué ſi heureuſement qu'il puiſſe en tout tems ſe ſuffire à lui-même, & ſe paſſer de ſes voiſins, ou à moins qu'il ne ſoit ſi petit & ſi borné, qu'il n'ait beſoin que d'un petit commerce & d'une petite proviſion, pour ſe précautionner contre la diſette. L'hiſtoire nous apprend, que la liberté illimitée dans le commerce des grains n'a pas garanti les pays les plus riches & les plus heureux de la diſette & de la famine, mais je n'en ſuis pas moins perſuadé qu'elle rendroit le prix du bled plus égal & plus fixe : ce qui ſeroit un avantage inexprimable pour la ſociété en général & pour chaque état en particulier, mais il faut que cette liberté ſoit générale.

3. *Le beurre & les autres laitages.* Cet article eſt auſſi peu conſidérable, parce que le petit peuple ſe ſert aſſez ordinairement d'huile de noix, en place de beurre; & que les pauvres, en

en cas de néceſſité, employent l'huile de colſat : l'on ne trouve nulle part du fromage que chez les cabaretiers.

4. *Le ſel & les épices.* Cet article eſt plus fort que le précédent.

5. L'article le plus conſidérable du commerce paſſif eſt l'*habillement* : il comprend les étoffes de laine, les toiles, les cuirs, qui ſont les objets les plus chers de ce commerce, & qui, quoique peu ſomptueux, ſont eſſentiels à ce peuple.

6. L'article qui n'eſt guères moins conſidérable, eſt celui *du fer brut & du fer travaillé.* Quoique ce minéral ſi néceſſaire ſe trouve abondamment dans ce pays, il eſt obligé, faute de bois, d'abandonner à ſes voiſins les profits de l'exploitation, & de leur payer encore la main d'œuvre, quand il eſt travaillé; comme par exemple, des uſtenſiles de cuivre & d'étain.

7. *Vaiſſelle de terre, meubles de bois, verrerie.* Ce peuple pourroit s'épargner en partie la dépenſe des premiers articles, avec un peu plus d'induſtrie.

8. *Le Tabac.* Seul article de luxe que j'aie trouvé parmi ce peuple, & quoiqu'il n'uſe que du plus mauvais & du moins cher, l'abus cependant eſt ſi grand, qu'il ſort tous les ans de ce pays plus de 2000 florins pour le tabac en poudre & à fumer.

Les principaux articles du commerce actif ſont:

1. *Le vin.* C'eſt l'article le plus important de ce pays, & preſque le ſeul dont il faſſe de l'argent. L'on exporte dans les moyennes années pour 30 à 40000 florins de vins, dont les habitans, il eſt vrai, boivent une bonne partie dans les villes voiſines.

2. *L'augment du gros bétail.* Cela va au quart du prix d'achat.

3. *Un peu de bleds, de fruits & de productions de terre*, dans les années abondantes.

4. *Les manufactures de cotton.* Elles produiſent au Bailliage de Schenkenberg au moins 12000 florins par an: cela eſt même allé à 20000.

Si je fais la balance, je trouve qu'elle eſt en faveur du commerce actif, & cela ne peut

pas

pas être autrement, ſans quoi, il y a longtems que ce peuple, dont les terres ſont pour la plûpart engagées, ſeroit ruiné : d'où prendroient-ils de quoi payer leurs cenſes, qui montent à pluſieurs milliers de florins, tous les ans ; cela avec les autres articles de leur commerce paſſif fait le ſolde de leur commerce actif. Sans ce dernier fardeau, ce peuple maintenant pauvre, deviendroit riche, & ſes terres maintenant incultes, préſenteroient une face plus riante.

Un grand inconvénient dans ce pays, pour le laboureur & pour le commerce, c'eſt la diverſité des poids & des meſures : cette confuſion règne dans toute la Suiſſe, au grand préjudice du commerce & de la police, à laquelle elle met un grand obſtacle. Non ſeulement les poids & les meſures dans toutes les villes de l'Aerguew, qui ſont les entrepots des marchandiſes de ce pays & qui lui donnent même leurs poids & leurs meſures, different des poids & des meſures de la capitale ; mais elles different même entr'elles, au point qu'il n'eſt pas poſſible de les calculer ſans fractions.

Toutes les terres ſe comptent par arpens & par ouvriers, ou journaux, mais la meſure des

terres eſt ſi vague, qu'un arpent d'un tel champ eſt preſque le double d'un autre. En général, moindres ſont les terres, plus grande eſt la meſure. La meſure des champs eſt plus grande que celle des prés ; celles-ci plus grande que celle des vignes. La plus grande de toutes, eſt la meſure des bois & des pâquiers.

Un arpent de champs eſt proprement cette étendue de terre que le payſan peut labourer en un jour avec ſon attelage ; un ouvrier de prés eſt celle qu'un homme peut faucher en un jour ; un ouvrier de vignes eſt ce qu'un homme peut foſſoyer en un jour. Suivant ces définitions, l'on voit que les meſures ſont différentes, ſelon que les terres à meſurer ſont différentes. La meſure de terres de même eſpèce varie ſuivant la différence du ſol : un attelage laboure plus dans un terrain leger que dans un terrain fort. Suivant la différence des attelages : les chevaux labourent plus que les bœufs.

Le commerce fait diſparoitre cette inégalité. Sa ſureté demande une meſure générale & invariable. Cette meſure devroit être telle qu'elle pût être diviſée en le plus de nombres qu'il ſeroit poſſible, & être calculée ſans fractions.

La

La mesure des denrées séches est le *Malter* ou le *Mutt*. Par Malter se comptent les grains en bale, comme l'épautre, l'avoine ; & par Mutt, les grains battus, comme l'orge, le seigle, les haricots & aussi le bled & l'épautre mondé.

Le Malter contient 2 sacs ; chaque sac 2 Mutt & un Mutt quatre quarterons (*Fiertel*). Le Malter par conséquent contient 4 Mutt ou 16 Quarterons.

Le Quarteron est un cylindre, haut de $11\frac{1}{2}$ pouces, de $15\frac{7}{12}$ pouces de diametre, & en tout de $2258\frac{1}{12}$ pouc. cub. Il se divise en 16 parties ou petites mesures, & aussi en 9 parties nommées *Immi*.

Un Sac contient 8 quarterons, ou deux Mutt. Le Mutt 4 quarterons.

Le Malter	d'épautre pèse ordinairemen	260 à 280 lb.
. . .	d'avoine . .	380 à 400
Le Mutt	d'épautre mondé (*Kernen*)	144 à 148
. . .	de seigle . .	140 à 148
. . .	d'orge . .	124 à 128
. . .	de fèves . .	156 à 160

Les Mesures des liquides sont :

Le *Saum* qui contient 100 Pots ; celui-ci se divise en 4 quarts de pots :

Un Pot de vin pèse trois lb. moins 9 onces. Le pot d'eau 3 lb. moins 5 onces, la lb à 18 onces. Ainsi le Saum pèse 205. lb. Quatre Saum font un Tonneau, & 10 à 12 Saum un Foudre.

L'aune est de 24 pouces, 6 lignes de Berne, ainsi elle a 2 pouces 6 lignes plus que l'aune de Berne. Le pied est égal à celui de Berne, il se divise en 12 pouces. La toise aussi est égale à celle de Berne ; elle a 6 pieds.

Les poids sont le Quintal de 100 lb. & la lb. est de 18 onces, ou 36 loths. Celle du sel est différente de celle qui est d'usage dans le commerce ; comme le sont aussi la lb. de fer & le poids de marc de la capitale, lequel est de 32 loths ; & tous les poids des villes voisines, où les habitans du Bailliage ont beaucoup plus à faire qu'à Brugg, qui leur donne les poids & les mesures, avec quelque exception cependant.

Quel préjudice ne fait pas au commerce cette diversité de mesures & de poids ? quelle difficulté n'a pas le paysan à les calculer & à les com-

comparer? j'en laiſſe juges tous ceux qui connoiſſent & admirent les avantages de l'unité, de l'égalité, de la ſymétrie dans les ouvrages & les opérations de la nature, dans l'imitation de laquelle conſiſte la perfection des arts: le commerce ne peut pas bleſſer ces loix fondamentales, ſans s'écarter du grand but qu'il doit ſe propoſer, je veux dire celui d'augmenter le bonheur de l'humanité. Les poids & les meſures, ces gages de la bonne foi & de la probité, ces moyens, de les fixer & de les défendre, ne devroient-ils pas donc être dans le commerce auſſi égaux qu'il eſt poſſible, mais de plus conſerver entr'eux la plus exacte proportion. Le commerce eſt le lien phyſique le plus fort de la ſociété.

Je n'écris pas ce Mémoire ſeulement pour le tems préſent, mais auſſi pour les tems à venir: car de même qu'un peuple qui auroit de ſemblables Mémoires des tems paſſés & compareroit ſon état actuel avec celui de ſes ancêtres, auroit ſujet de bénir ſon ſort & de reconnoitre avec des ſentimens de gratitude ſon bonheur; ainſi les deſcendans du peuple de ce Bailliage ſeront peut-être charmés un jour

de voir l'augmentation de leur bien-être due au ſiécle préſent, & les heureux effets dont nous pouvons les aſſurer que ſeront un jour couronnés leur induſtrie & leurs vertus.

Chercher le bien public eſt ſageſſe, & le procurer eſt vertu.

I.

TABELLE de la Population dans le Baillage de SCHENKENBERG.

Noms des Paroisses.	Nombre des Feux.	Mariages actuels.	HOMMES. au dessous de 16 ans.	HOMMES. de 16 à 60 ans	HOMMES. au dessus de 60 ans.	HOMMES. Veufs.	HOMMES. Sommes de tous les Hommes.	FEMMES. au dessous de 14 ans.	FEMMES. de 14 à 50 ans	FEMMES. au dessus de 50 ans.	FEMMES. Veuves.	FEMMES. Sommes de toutes les Femmes.	Sommes des personnes des deux sexes.	ETAT des PAUVRES. Enfans de Pauvres.	Orphelins.	Pauvres d'un age moyen.	Vieillards des deux sexes	Sommes de tous les Pauvres
1) Feltheim.	79	71	71	89	18	4	182	56	90	29	17	192	374	25	5	3	2	55
2) Talheim.	99	94	86	132	18	9	245	58	126	41	16	241	486	48	35	2		23
3) Densburen.	57	62	62	67	11	1	141	59	89	21	6	171	312	35	1	1	4	14
Asp.	35	36	25	40	8	7	80	35	42	14	3	94	174	26				2
4) Elfigen.	29	22	26	35	2	2	65	32	43	6	5	86	151	30	7	1	1	28
Boetzen.	86	83	76	79	13	5	173	57	108	28	14	207	380	39	15	3	20	86
Efigen.	55	42	44	55	12	4	125	36	68	14	11	129	254	22	11	3	7	30
Kaesenthal.	4	6	10	8	1	1	20	9	7	1		17	37	5			2	7
5) Boetzberg. (dessus)	11	12	9	17	1	2	29	14	18	2		34	63	5			1	6
. . . . (dessous)	49	46	46	56	8	3	113	43	51	18	10	122	235	59	6		2	67
Uberthal.	6	9	16	10	2		28	7	10	2	1	28	56					
Eggenwyl.	4	4	7	8	1		16	3	6	1		10	26	4				4
Hafen.	23	21	13	31	9	2	55	16	31	7	1	55	110	36	8		1	45
Ursprung.	18	20	17	16	8	1	42	11	24	8	6	49	91	17			2	19
Stalden.	11	10	7	14	2	1	24	10	15	3	2	30	54	17			1	18
Linn.	26	23	22	33	10	4	69	20	39	6	3	68	137	35	5	1	3	44
Gallenkilch.	15	14	8	21	5	2	36	8	19	3		20	56	1			1	2
Somme de la 1ere Table.	607	575	545	711	129	48	1443	474	782	204	95	1553	2996	404	93	14	47	450
Somme de la 2me Table.	558	488	458	700	97	48	1303	443	657	171	89	1360	2663	226	62	12	14	314
Sommes totales.	1165	1063	1003	1411	226	96	2746	917	1439	375	184	2913	5659	630	155	26	61	764

TABELLE de la Population dans le Baillage de SCHENKENBERG.

Noms des Paroisses.	Nombre des Feux.	Mariages actuels.	HOMMES. au dessous de 16 ans.	HOMMES. de 16 à 60 ans	HOMMES. au dessus de 60 ans.	HOMMES. Veufs.	HOMMES. Sommes de tous les Hommes.	FEMMES. au dessous de 14 ans.	FEMMES. de 14 à 50 ans	FEMMES. au dessus de 50 ans.	FEMMES. Veuves.	FEMMES. Sommes de toutes les Femmes.	Sommes des personnes des deux sexes.	ETAT des PAUVRES. Enfans de Pauvres.	Orphelins.	Pauvres d'un age moyen.	Vieillards des deux sexes	Sommes de tous les Pauvres
6) Umiken.	29	26	34	38	3	2	77	25	38	5	5	73	150	13	9			22
Riniken.	56	54	49	55	11	2	117	35	51	12	5	103	220	6	4	1	1	12
7) Moenthal.	53	47	49	66	5	3	123	48	65	20	12	145	268	60	3	5	4	72
8) Rein.	37	30	22	45	4	1	72	26	41	16	8	91	163	12	2		2	16
Filligen.	105	81	63	133	19	13	228	71	136	38	20	265	493	41	15		3	59
Remigen.	68	58	60	94	11	8	173	51	70	26	14	167	340	32	4	1		37
Rufenacht.	25	24	19	37	5	1	62	25	33	5	3	66	128	7	7	1		15
Stilli.	52	44	41	78	10	7	136	36	76	18	5	135	271	13	4			17
Laufohr.	22	19	26	26	4	1	57	16	27	3	3	49	106					
9) Mandach.	70	67	64	74	15	5	158	61	72	19	8	160	318	27	5	2	2	36
Hottwyl.	41	38	31	54	10	5	100	43	48	9	6	106	206	15	9	2	2	28
Somme de la 2me Table.	558	488	458	700	97	48	1303	443	657	171	89	1360	2663	226	62	12	14	314
Somme de la 1ere Table.	607	575	545	711	129	48	1443	474	782	204	95	1553	2996	404	93	14	47	450
Sommes totales.	1165	1063	1003	1411	226	96	2746	917	1439	375	184	2913	5659	630	155	26	61	764

TABELLE genrale de tous les Artifans dans le Baillage de SCHENKENBERG.

VILLAGES.	Nombre des Habitans	pour la Nourritur: Bouchers	Meuniers	Boulangers	pour le Vêtement: Chapeliers	Tricoteurs	Tailleurs	Cordonniers	Tifferand en cotton	Tifferands en fil	Faifeurs de bas	Tifferands en laine	pour le Logement: Couvreurs	Vitriers	Potiers	Ramoneurs	Maçons	Scieurs	Serruriers	Menuifiers	Charpentiers	Tuiliers	pour les Ouvrages: Brofliers	Tourneurs	Chaudroniers	Vanniers	Tonneliers	Selliers	Remouleurs	Cordiers	Maréchaux	Forgerons	Charrons
Afp. - Densburen. -	486		1				5	2	12		2		1					1			1				2	12					1		
Thalheim. -	486		1				3	3		1	4			1			1				1						2				1		
Veltheim. -	374	1	1				2	7		9	4		2								4						3			2	1	1	2
Elfigen. - Efigen. - Boetzen. - Kaefenthal. -	785	3	3	2			6	7	6	10				2			4			1		1				1	6			2	2		2
Boetzberg. (deffus) . . . . (deffous) Uberthal. - Eggenwyl. - Hafen. - Urfproung. - Stalden. -	635	6	1				6	7	3	16	2		1				3			1	3		1	1	1	2	4				1		1
Linn. - Gallenkilch. -	193	1				1	2			3	1																2				1		1
Umiken. -	150					2	2		2	4	2	3																					
Riniken. -	220						2	2		6	10																2						1
Moenthal. -	268	1					1	1	4	1			1	1			3				2				1						1		1
Rein. -	163						2		1	6	1																1						1
Villigen. -	493		1		1		3	3	7	10	1		3				3			1	2					1	3			1	3		2
Remigen. -	167		1		1		4	2	1	3							2				4				1		2			1	1		3
Ruffenacht. -	128							1	1	2																1							1
Stilli. -	171		1		1			1		3							1										2						
Laufohr. -	106		1			1	3	3		2	1																						
Mandach. -	318		1			1	2	3	3								4			1						1					2		1
Hottwyl. -	206		1		1		2	1	6																								
Sommes		12	13	2	2	5	45	43	46	76	28	3	8	4			21	1		4	17	1	1	1	5	18	27			6	14	1	16

En tout 428 Artifans, ont une bonne partie travaille encore à la terre. Ainfi le nombre des Chefs de famille étant 1256, les Artifans font aux Laboureurs comme 1. à presque 2. La affe des laboureurs fait donc les $\frac{2}{3}$ de la population, & celle des artifans le $\frac{1}{3}$, laquelle ne peut s'augmenter fans faire tort à l'agriculture.

4.

TABELLE du BETAIL,

qui se trouve en 1771. *dans le Baillage de* SCHENKENBERG.

	Chevaux.	Poulains.	Bœufs.	Vaches.	Veaux.	Brebis	Chevres.	Porcs.
Boetzberg - Jurisd.	11	3	150	136	71		33	124
Veltheim - Jurisd.	8	2	55	45	25		13	64
Thalheim - Jurisd.	10	1	84	72	47		18	92
Densburen	6	1	88	62	46	77	66	75
Stilli	8		19	35	7			25
Villigen	8		94	76	40	94	28	71
Ruffenacht	2		34	25	2			30
Remigen	6		53	50	23	6	25	50
Rein			10	21	7		2	20
Laufohr	4		8	13	7		2	23
Moenthal	2		30	46	26		12	15
Mandach	3		53	50	17	70	14	38
Riniken	2		52	40	12		6	46
Umiken	7		5	18				12
Hottwyl	11		59	40	14	110	4	48
Boetzen	13		41	55	26		15	75
Elfigen			32	30	7		2	24
Efigen	10		33	16	14		17	42
Kaesenthal			21	5				4
Sommes	111	7	921	835	391	357	257	878

Il est à remarquer, que cette Tabelle a été dressée au printems, saison en laquelle le nombre du bétail est le plus grand, excepté celui des Porcs, qui n'étoient pas alors tous achetés: leur nombre se monte à plus de 1000 vers l'hyver.

TABELLE generale de toutes les Terres du Baillage de SCHENKENBERG.

Noms des Paroiſſes.	Maiſons.			Prés.						Champs.						Vignes.					
	1.	2.	3.	1.	1.	2.	2.	3.	3.	1.	1.	2.	2.	3.	3.	1.	1.	2.	2.	3.	3.
	Entieres	Entieres	Entieres	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.	Arpens.	quarts.
Laufohr. -																					
Rein. -	29	19½	18½	26		87	1½	28	1	112	1½	228	1½	171		11	1		3	8	
Ruffenacht. -																					
Remigen. -	22	35	13	52		86	2	5	3	67		184	1½	207	2	29	2½	40	½		3½
Stilli. -	2	20	5				1		2½			14	1½	5	1						
Villigen. -	9	38	47	21	1½	81	2½	37	1½			312	3	562	2½	61	½	21	3	17	3½
Riniken. -	28	17	10	33		26	3	14	1	114	2	106	2	74	1			8			
Moenthal. -	1½	17½	11			49	1	31	1			75		135	3½			8	2½	5	2½
Hottwyl. -	11	3	13	14	2½	31	2	69	1	26	2½	63	1½	200	3					15	
Mandach. -	6	17	15	45	3	66	1	60	1	84	2	270	3	185	1					23	1
Boetzberg. -	12	19	16	17	3½	44	3	67	3	16	3	162	½	441	3½			1	3	3	1
Hafen. -		5	12	2		7	½	16	1½	8		17	3	93	1½			1	1	2	2½
Urſproung. -	3	4½	11½	2	3½	10	1½	13	1	7	2½	22		91	1				1½	2	2½
Stalden. -	3	8	1	6	1	8	½	20	1	14	1	31	2	85	2						3
Linn. -	1		20	7		19		67	2	8	2	38	1½	259	1					2	3½
Boetzen. -	6½	28½	24	34	½	67	1½	4	1	78		218		245	2½	32	1	13		6	3½
Efigen. -	9	26	13	30	½	62	1½	75	2	35	½	138	1	261	3½	24	2	12	2	14	1½
Elfigen. -		22	3			45	2	44	2			56		230	½			45	½		
Thalheim. -	26	23	43	86	2	108	½			159	½	303	2	251	3½	51	3	37			
Gallenkilch. -	1	4	4	7		9	3	17	3	13	1	37	2	82	2						3½
Densburen. -	64	31	9	175	1½	86	1½	16	1½	279	3½	191	2	231	1½	33	3½	2	2		½
Veltheim. -	31	33	17	130	3½	36	½	19	1	156	2	115	1	135	3	12	½	3	2		
Umiken. -	9	20	5	42	2	10	1			47	1	12		11	3	35	2	10	3	1	1
Sommes totales	274	391	311	735	1	944	3	609	3	1229	1	2599	1	3964	2½	292		207	1	106	1

NB. Les Bois & les Forêts ne ſont point compris dans cette Tabelle.

6.

TABELLE de Comparaison

de la Population en - - 1566. 1766.

dans deux des plus fortes Jurisdictions du Baillage de SCHENKENBERG.

	Feux.	
Stilli.		
Remigen & Mœnethal	49.	121.
Villigen	66.	105.
Laufohr, Rein, Ruffenacht	19.	84.
Stilli	8.	52.
Riniken	10.	56.
Sommes	152.	418.
Bœzberg.		
Bœzberg (le bas) près de l'Eglise, avec Längmatt, Grindwäschi, dans les Poteries	11.	34.
Bœzberg (le haut) à Bomberg & Bächlen	18.	47.
A Rudacher	4.	2.
Sur l'Alisberg	2.	.
Uberthal	4.	6.
Eggenwyl	3.	4.
A Stalden	17.	11.
Linn	16.	26.
Ursprung	5.	18.
Sommes	80.	148.

7.

ETAT du produit des Vignes

dans le Baillage de Schenkenberg.

		année moyenne,
Veltheim	Saums	150
Thalheim		350
Densburen		120
Bœzen, Elfigen & Efigen		1282
Brugg, Remigen, Villigen, Mœnethal		1400
		3302